

FORUM DES FEMMES
DE LA MÉDITERRANÉE

recueil de nouvelles

édition 1998

Le Forum Femmes Méditerranée,
initié et soutenu par UNESCO,
est financé par :
Le Conseil Général des Bouches du Rhône
(Département des Relations Internationales)

L'État (DRAC, Délégation Régionale des Droits aux Femmes), le FAS,
La Ville de Marseille, le Centre National du Livre,
apportent un soutien à certaines de ces actions.

Conception et réalisation
Luce Caillol, Esther Fouchier,
Tzvetanka Ramoul

Page de couverture :
Peinture et matière de Colette Gautier
«Passerelles»

ISBN 2-87406-028-3
© Dépôt légal : 1998/2292/26

Nouvelles de femmes en Méditerranée

L'Écriture est l'outil le plus ancien et toujours le plus moderne pour communiquer d'une génération à l'autre, d'un peuple à l'autre. Il s'agit, en effet, de transmettre ce qu'une pensée a d'unique et d'universel à la fois.

C'est pourquoi le Forum Femmes Méditerranée de Marseille a décidé, depuis plusieurs années, d'organiser un concours de nouvelles dans le but principal de mieux faire connaître les unes par les autres, les unes chez les autres, les difficultés, les expériences qui sont si semblables, entre hommes et femmes de tous les rivages.

D'autres associations de femmes, en Israël, Palestine, Tunisie, Italie, Espagne, Grèce, Croatie, Maroc, ont décidé de participer à cette initiative de création d'un réseau littéraire favorisant une meilleure compréhension entre les peuples de la Méditerranée.

Ensemble, nous allons développer de nouveaux liens avec les auteurs qui font la littérature d'aujourd'hui et qui feront celles de demain, entre les deux rives de la Méditerranée.

Avec l'édition de ce troisième recueil, nous voulons faire connaître l'écriture des Femmes de la Méditerranée en contribuant à la conservation, à la publication des textes écrits. Les lecteurs trouveront ci-après les nouvelles qui ont retenu l'attention des jurys du concours 1997-1998 sur le thème «Rêves de femmes».

Wassila TAMZALI

Directrice du Programme pour la Promotion des Femmes en Méditerranée

Éditorial

Les paroles et les pensées des Femmes Méditerranéennes que vous prendrez plaisir à parcourir dans ce recueil de nouvelles, permettent de tisser davantage des liens de Respect, de Solidarité, d'Amitié et d'Estime entre les hommes, les femmes, les gens des deux rives de la Méditerranée : liens étroits indispensables à une meilleure connaissance des mœurs et des coutumes de nos pays voisins et à une meilleure compréhension entre les peuples.

C'est pourquoi j'ai accepté non seulement de soutenir ce projet mais surtout de rédiger l'éditorial de ce recueil de nouvelles de Femmes dont la parution se fera au moment où, dans notre pays, une porte s'ouvre vers la Démocratie avec cette petite phrase qui pourrait s'ajouter à la Constitution.

«La loi favorise l'égal accès des Femmes et des Hommes aux mandats et aux fonctions».

Quoi de plus légitime de nos jours, 54 ans après avoir obtenu le droit de vote, que la Femme puisse devenir une citoyenne à part entière et que le rôle fondamental qu'elle joue dans la vie politique, sociale et économique puisse être enfin reconnu.

Certes, cette petite phrase n'est pas une garantie. Elle est un point d'appui pour travailler à ce qu'une bouffée d'air frais entre dans les Assemblées Éluées où il manque cruellement l'expression de celles qui gèrent la vie de tous les jours : ces Femmes dont les valeurs de Justice, d'Égalité, de Solidarité, de Tolérance et de Paix motivent et rythment le combat quotidien

pour l'obtenir l'Égalité des Droits qui reste encore à conquérir de nos jours.

Le courage admirable dont font preuve les Femmes du pourtour Méditerranéen est d'ailleurs là pour en donner un émouvant témoignage !

La parution de cet ouvrage, à l'initiative de Forum Femmes Méditerranée ne peut que contribuer à ce que des passerelles voient le jour, avec les mots, entre les Femmes, entre les peuples des deux rives de la Méditerranée.

J'ai participé au jury parce que...

Lorsque le Forum des Femmes de la Méditerranée m'a demandé de participer en 1994 au jury de la nouvelle écrite par des femmes de tous les pays, autour de la grande «Mare Nostrum», j'ai aussitôt pensé refuser.

En effet, après les grands actes historiques qui ont fait l'admiration de l'Algérie dans le monde entier, depuis le déclenchement de la guerre d'indépendance en Novembre 1954 et la force de son mouvement marqué du signe indélébile (de la démocratie pour le peuple et par le peuple, cette sollicitation du Forum m'est parvenue à une période où l'éclatement de l'Algérie qui tout à coup baignait dans le sang (du meilleur de ses fils assassinés, oui, cette sollicitation m'est apparue comme dérisoire et presque indécente).

Puis, j'ai eu aussitôt le très fort sentiment que la participation des femmes de tous les pays de la Méditerranée serait de nouveau comparable à ces vastes mouvements de fraternité, de solidarité et d'amour généreux qui entourent les peuples lorsque le malheur obscurantiste frappe à leur porte, comme il cogne aujourd'hui avec rage au cœur, l'Algérie démocratique.

Je n'ai pas regretté d'avoir participé au premier jury qui a mis l'Algérie à l'honneur, en attribuant le premier prix à la bouleversante nouvelle que notre sœur courageuse Soumia AMAR KHODJA avait envoyé d'Algérie où elle réside, en proie à la tourmente.

J'ai apprécié la tenue de ce jury où se sont affrontés avec conviction et passion les défenseurs des textes qu'ils proposaient au prix.

Au cours de la seconde année, le prix de 1995, avec le nombre et la belle qualité des nouvelles parvenues écrites en langue arabe, et primées, j'ai acquis la certitude que la création de ce prix s'ouvrait sur des auspices prometteurs.

Les lauréates donnaient par leur participation la preuve que l'on peut assassiner les hommes, les femmes et les enfants, mais leur sang remplit l'eau du puits, où les peuples trempent leurs lèvres et leurs plumes.

**CONCOURS DE NOUVELLES
1997-1998**

«R VES DE FEMMES»

Composition du jury : 1997 - 1998

Présidente : Claude BER
Présidente d'honneur : Myriam BEN

Zineb ALI BENALI
Zoulikha HASSAINE BENSAFI
Jeannine BAUDE
Hélène ÉCHINARD
Anne ROCHE
Françoise DONADIEU
Emmanuel LOI
Albertine BENEDETTO
Salima AIT MOHAMED
Abdelaziz KACEM
Monique GRANDJONC
Dominique LOMBARDI
Marie-Hélène CARBONEL
Benoît PELLEGRIN
André UGHETTO
Maurizio LONGANO

Lauréates du concours de nouvelles 1997 - 1998

PRIX EXCELLENCE

Tunisie

Mounira Chatti, *Les rumeurs de Ksour*

Italie

Margherita Visetti, *D'interno d'intorno e distance*

Espagne

Yolanda Fernandez, *Siempre tendremos Pekin*

PRIX ENCOURAGEMENT

Algérie

Malika Benhalima, *Une chaussure à la mer*

France

Anne Genevriez, *L'inespéré*

Égypte

Pauline Maunier, *Rêves de femmes*

France

Violaine Warin, *Femmes Lunes*

PRIX TÉMOIGNAGE

Albanie

Ouiza Ferhi, *Un arc-en-ciel à moi*

Grèce

Vassilia Kaymakis, *Rêves de femmes*

Les rumeurs de Ksour

Elle se venge par son style

Je pars à l'étranger. Je me retourne une dernière fois vers ma mère. Elle pleure. Mon père porte ma valise. La nuit silencieuse nous enveloppe. Nous nous asseyons au pied d'un gros eucalyptus. Mon père imagine une astuce pour me consoler : «Regarde ces millions d'étoiles. C'est beau. Sais-tu pourquoi on ne voit pas les étoiles le jour ?» «Elles se cachent», dis-je. Il rit : «Les étoiles ne disparaissent jamais. La lumière du soleil est plus puissante que celle de la lune.» Ce dernier secret révélé par mon père me fascine. J'étouffe de nostalgie. J'étouffe de honte. Je ne suis pas celle qui dit je. Je l'ai rêvée. Au pays de l'exil, je m'abandonne au rêve, et à l'imagination, et au souvenir. J'invente une petite fille. Elle deviendra une jeune femme. Elle réalisera le rêve, et le miracle. Je suis sa voix. Je suis sa voie. Je la nomme Mélia, la gariba, l'étrangère. Mélia ou Malâna, pleine, remplie. Autant d'amour que de mort. Autant de tendresse que de rage.

Je me traîne jusqu'au port. Ma famille est là-bas, juste derrière la Grande Bleue. J'aperçois mes frères qui jouent au ballon dans la cour, brisant parfois une vitre. La Joliette, une petite fenêtre qui donne sur mon pays, sur Ksour, châteaux, ma campagne aride. Je devine le nom de chaque bateau. Je détourne les yeux. Je suis toujours de l'autre côté de la cour. Je poursuis l'image fuyante du bateau se dirigeant vers la Goulette... Mes années d'exil défilent alors au rythme du bateau. Mes douces pensées accompagnent le messager qui, une fois encore, part sans moi. Je contemple les arcades d'une immense cour où on a

exposé des aquarelles. L'Espagne et les Moresques, les poètes arabes toujours tourmentés par une amante cruelle, la cour de mon enfance perdue derrière les brumes de la Méditerranée. Méliá, sauras-tu réparer l'exil ?

Je me promets de préserver Méliá de l'exil, et du puits. Elle sera ma mouette voyageuse et légère. Pour moi, il est peut-être trop tard. Les rumeurs de l'autre côté me hantent, m'énragent. Je ne dissimulerai pas à Méliá les histoires de ses aïeules, les femmes de Ksour. Et, avant de les oublier, je me répéterai encore une fois leurs rêves brisés. Puis, j'apprendrai moi aussi à rêver. Enfin, n'ai-je pas rêvé à dire leur mort ? Écoute, Méliá, la voix de la conteuse. Inscris les noms de nos aïeules : Kamila, Fadhila, Jamila, Aya, Zina, Halima, Fattoum, Aïcha, Nejma, Zahra, Houria... Écoute les plaintes de leurs fantômes. Ksour est un cimetière de femmes. La conteuse cite leurs noms, scrute les rumeurs à peine audibles.

Mon arrière grand-père a demandé en mariage une cousine, Kamila, entière, parfaite, dira ton dictionnaire. Kamila était une rebelle. Elle aimait un autre homme, mon arrière grand-oncle, le frère de son prétendant. La veille du mariage, le clan a appris qu'elle a fugué. On l'a rattrapée, on lui a arraché son baluchon. On l'a battue, enfermée dans une pièce basse, noire, froide. Houroub, fugue, est le scandale dont les générations futures porteront le sceau. Mon grand-père a renoncé à elle. Cette femme était souillée. Qui voudrait d'elle ? Son amant l'a aussi abandonnée. Elle a encore fui très loin. Elle était enceinte au moment de sa fugue. Elle ne pouvait pas dissimuler son gros ventre plus longtemps. Elle ne voulait pas mourir car à Ksour on tuait les femmes comme on égorge une poule pour faire

honneur à un hôte. Vingt ans après, elle a renoué avec sa famille qui l'avait reniée. Mais on ne l'invitait que rarement. Sa fille Fadhila, la vertu, s'est mariée avec un oncle, un veuf, le fils de mon grand-père. Son trousseau a impressionné tous les clans. La cour était pleine : vaisselle, appareils ménagers, meubles... Le trousseau devait peut-être racheter la faute de sa mère. Kamila, qu'Allah lui pardonne, a rendu son âme en rêvant d'avoir des descendants dignes, en récitant les meilleures invocations.

Fadhila craignait les colères de son mari, la violence de ses insultes et de ses coups : «T'es la fille de la harraba. » La fille de la fugueuse, la fille de la honte. Un jour, un homme insultera la petite fille : «T'es la fille de la fille de la Harraba.» Et ainsi de suite. Les insultes transmettront les vieilles histoires indicibles. Elle a accouché d'une fille, Jamila, belle, avant de se brûler vive avec du pétrole. Elle s'est suicidée pour échapper à une mort certaine. Son mari l'avait accusée de l'avoir trompé avec un marchand ambulancier. Il lui avait promis la mort. Elle a simplement choisi sa façon de mourir. Ksour sent encore l'odeur de sa chair brûlée, qu'Allah lui soit miséricordieux ! Jamila s'est mariée avec un jeune cousin. Elle l'aimait. Il ignorait qu'elle était épileptique. Elle a hérité cela d'une tante, la sœur de mon père, Fattoum, qu'elle repose en paix. Son mari s'absentait souvent pour son travail. On racontait qu'il avait une maîtresse. Jamila luttait seule contre ses crises d'épilepsie, de jalousie, et de folie aussi. Un soir, elle a enterré ses habits et bijoux dans un trou à lapins. Puis celle a ameuté la campagne silencieuse : «Au voleur!...» Les hommes ont saisi leurs bâtons et sont partis à la poursuite du voleur invisible. Elle a accouché d'un bébé mort. Seul le beau-père a été autorisé à le voir avant que le médecin

n'ordonne de le jeter. On a raconté qu'il avait raison de battre sa femme malade. Il ne pouvait pas faire autrement. Mettez-vous à sa place... Jamila a accouché, une seconde fois, d'une fille. A trois ans, la fille ne marchait toujours pas. Le mari a renvoyé la mère et son enfant. Jamila est retournée vivre dans sa famille. Elle exhibe encore les traces bleues que les coups de ses frères dessinent sur son corps très blanc, très maigre, et menace de se jeter dans le puits du douar. Un jour, elle fera comme ma tante Zina...

Un oncle paternel s'est marié avec Zina, une parure, un ornement, la sœur de ma mère. La nuit de ses noces, il a découvert qu'elle n'était pas vierge. Et pourtant, elle l'était, mais elle n'a pas suffisamment saigné. Les hommes de Ksour exigent beaucoup de sang. Il la répudia sur-le-champ. Les youyous de joie poussés par les femmes se sont transformés en plaintes. N'entends-tu pas ces cris qui hantent les champs d'oliviers ? J'ai l'ouïe faible. Toi, tu es jeune. Mais peut-être que je t'ennuie avec ces faits divers d'une généalogie. N'oublie pas que cette généalogie est la tienne aussi. Un jour, Zina, qu'Allah lui pardonne, est allée chercher de l'eau au puits. Elle a tiré un seau plein. Elle a glissé. On a tiré son corps trop tard. La rumeur dit qu'elle s'est suicidée. Des témoins ont raconté qu'elle est sortie de chez elle, s'est dirigée lentement vers le puits, leur a fait un signe de la main : «Adieu les filles...», avant de se jeter dans le puits. Son père, sa mère, une grosse borgne, ses frères le savaient. Et personne ne l'en a empêchée. Elle avait trente ans. Elle avait causé le déshonneur de sa famille, de son clan. Allah punira les coupables. Les fantômes du puits sont éternels. Regarde, deux jours après sa mort, l'âme de ma cousine Zahra, une fleur, est apparue sous la forme d'un oiseau qui s'est posé sur la main de sa belle-sœur. La pauvre femme a hurlé, puis s'est évanouie. Et

maintenant, son âme tourmente son mari. Il s'est remarié six mois après sa mort, qu'Allah ait pitié des sept enfants de Zahra. Depuis la nuit de ses noces, ses cauchemars réveillent tout le douar. On raconte qu'il l'a poussée dans le puits.

La conteuse se tait, s'essuie le visage avec ses mains osseuses, saisit son chapelet en murmurant des louanges d'Allah. Je n'ose pas rompre son silence. Je n'entends pas ses murmures. J'entends les voix d'outre-tombe. Ma tante prie pour les mortes. Leurs lamentations couvrent ses prières. Leurs noms résonnent péniblement. Il est difficile de pénétrer les secrets d'une généalogie. Je me souviens d'une scène. J'étais encore une enfant. Le regard de ma tante se voile pour me décrire au présent quelque chose de notre passé. Mon père beugle à cause de la poussière qui couvre les rebords extérieurs des fenêtres. Il arrache le foulard qui couvre la tête de ma mère Nejma, une étoile, et défait ses jolies tresses noires. Il noue le foulard autour de son cou et la traîne derrière lui. Nous, les enfants, voyons en mon père l'ogre des contes d'enfance. Ma mère nous ordonne de nous éloigner. Nous nous couchons sur une natte, au milieu de la cour. La nuit tombe. Mon père pousse ma mère dans une pièce noire. Aucun cri maternel ne nous parvient. Seul le va-et-vient de la ceinture en cuir qui brûle le corps de ma mère remplit la nuit. Combien de temps cela a-t-il duré ? Enfin, ma mère réapparaît. Elle cache son visage et donne le sein à mon petit frère. Je regarde son corps blanc, maintenant meurtri. Je touche son poignet, brisé. Les hommes de Ksour ont le cœur aride. Et la mort de ta sœur Aya ? Je te l'ai déjà racontée. Après son fils aîné, ma mère a eu une fille, Aya, un signe. La petite a eu une grosse fièvre. Mon père a refusé de l'emmener chez le médecin. Elle est morte à l'âge de trois mois. Ma mère l'a enveloppée

dans un drap blanc. Elle la tenait dans ses bras quand mon père est rentré. Elle pleurait. Il lui a dit qu'il avait faim. Elle pleurait et le regardait manger. Elle ne comprenait pas. Il lui a dit que c'était stupide de pleurer un petit bout de femme. Elle ne le lui a jamais pardonné. Quelques mois plus tard, ma mère a accouché d'une autre fille. Elle l'a nommée Aya, comme si elle voulait triompher du destin. Qui peut briser la chaîne des femmes de Ksour ? Aya est une femme malade. Elle a refusé de se marier par peur des hommes, elle ne voulait pas de descendance. Cela a commencé avec une fièvre, des hallucinations, des cris, et maintenant elle est folle. Ma tante Aïcha, vivante, une autre sœur de mon père, a eu cette étrange maladie. Elle en a presque guéri. On raconte aussi que mon grand-père paternel a tué ma grand-mère Halima, clémente, et l'une de ses filles, Houria, la liberté.

La voix de la conteuse est calme, fatale. Elle dévoile la faille de mon origine. Pourquoi ne nommes-tu pas les grands-pères, les oncles, les cousins, m'interroge Mélia. Nommer les hommes, que leurs noms soient effacés, ce serait trahir mes aïeules, que leur mémoire demeure, que leurs cris retentissent... Hommes de Ksour : je vous accuse, je vous dénonce. Assassins assassins. Les femmes de Ksour ne meurent pas, elles sont assassinées. Ma mère en a bavé. Et mes aïeules aussi. Et mes tantes et mes cousines aussi. Le fantôme du gouffre rodant la nuit autour de mon enfance, la cousine se jetant dans le puits, l'inconnue violée, la martyre se brûlant vive, celles pénétrées virilement la nuit des noces, toutes maudissent mes aïeux. Les cris des revenantes montent jusqu'au ciel très haut, très bleu, très étoilé de mon pays. Les âmes reviennent. Les rumeurs persistent. Combien de femmes ont-il assassinées ? Je veux leurs noms, je

veux leur nombre, ou que la honte couvre mon nom. Ma mère sert du thé rouge. Ma mère s'enferme dans le mutisme d'une dignité honteuse. J'ai hérité d'elle cette fierté. Et maintenant j'en ai assez. Je vais tout raconter, tout publier. Elle réfute les paroles de la conteuse. «Elle ment, elle exagère», me dit-elle. Les femmes de Ksour ne mentent jamais assez, n'exagèrent jamais assez. J'en suis témoin. Et que je périsse si je l'oublie. Je veux leur nombre, je veux leurs noms. Je suis l'héritière de crimes originels, d'une généalogie défectueuse. J'ai le sang sale. Je suis enfantée par le djinns. Je suis la fille d'Ibliss. Je suis de la génération maudite. A présent, la conteuse est morte. Demeure la voix chuchotante d'une mélodie féminine. Elle m'a confié la mémoire de là-bas à laquelle est venue se greffer l'autre faille d'ici : l'exil. Et ici, dans le pays de l'exil, ils m'ont fait suer. Service des étrangers, récépissé, avis d'expulsion, contrôle de papiers, charters, lois inhospitalières, débats parlementaires, recharters, convocations chez l'inspecteur... Je suis l'étrangère. Le mot rassemble les «é», «è», «e». Il y a le «e» de l'errance, de l'erreur. On exile par erreur. Il y a le «è» de l'écartèlement. Il manque le «ê» de l'être. L'être dans l'exil, la dissolution de l'être.

Je vais chez Hind, une exilée comme moi; elle a la foi, pas moi. Sa sœur est enceinte. Elle attend une petite fille. La grand-mère maternelle est ravie : «je peux mourir en paix. Quand je serai plus là, il y aura ta fille.» Comment nommer l'enfant à venir ? La mère a consulté un livre et Léa lui plaît bien. La petite aura deux seconds prénoms, ceux des grands-mères, Khadra, verte, et Béatrice. Hind proteste : «Ma mère a trop souffert. Elle a mené une vie de chien. Il faut pas donner son prénom à ta fille.» — «Ça me plaît, Léa. La femme de Jacob s'appelait comme ça.»

— «Elle était malheureuse, misérable. Elle a travaillé dur. Ils l'ont lapidée, ils lui ont jeté des pierres. Dieu nous en préserve ! Si tu veux m'écouter, appelle ta fille Mélia. ça veut dire, en arabe, pleine, remplie. Elle aura toutes les richesses, la beauté, l'intelligence, l'argent, le bonheur.» La mère est sceptique. Elle ignore comment ce prénom original et unique se transcrit : Mélia, Malia, Milia ? Je tranche en faveur du «é». Hind : «Tu l'entendras nulle part, c'est un prénom pour ta fille. J'ai fait un rêve. J'ai rêvé d'une fille. Elle était magnifique, ses cheveux lui arrivaient jusqu'à la cheville. Elle m'embrassait en criant : maman, maman. Je me disais : j'ai une fille de vingt ans ! Gabriel m'est apparu, et m'a dit : c'est ta fille, elle s'appelle Mélia, elle

D'interno d'intorno e distante

Un miagolìo insistente proveniva dal cortile. Si insinuava attraverso le persiane semichiusse del balcone di Mahtab. La gatta esasperava gli abitanti del condominio con le solite note stridule ogni mattina.

Teneva la coda tesa, pronta a percepire il benché minimo mutamento, attenta e straordinariamente piena di certezze. Curiosamente fiduciosa riguardo alla generosità della gente o assurdamente convinta di essere l'esattrice di un debito giornaliero, debito che l'essere umano aveva contratto da tempo immemorabile con il genere animale.

Mahtab stava riempiendo d'acqua una bottiglia in plastica. Osservava ancora assonnata, la cascata infrangersi nel contenuto del fondo : un misurino di fertilizzante liquido.

Chiuso il rubinetto, si mise a rovistare nel cassetto della credenza : nessun elastico la soddisfaceva, o per il colore o per lo spessore. Dopo averne accantonati alcuni ne elesse uno a caso.

L'orologio a pendolo anticipava l'ora esatta di alcuni minuti : la stessa Mahtab aveva posizionato le lancette in quel modo.

Le sue mani intanto, continuarono ad armeggiare recuperando alcuni ciuffi di capelli ribelli, rallentando via via, fino a fermarsi. La coda di cavallo che le donava un'aria sbarazzina, si era rapidamente trasformata in un serio e vagamente austero chignon.

Gocce d'acqua scendevano con ritmo sincopato nel cortile. I gerani bevevano avidamente mentre un vento primaverile appena accennato tentava debolmente di liberare la tenda da sole imprigionata fra la ringhiera ed un filo della biancheria.

Un appetitoso mosaico formato da pezzetti di bollito si era

intanto formato intorno alla gatta. Ella taceva finalmente, e mangiucchiava con fare aristocratico. Non si affrettava a divorare il pasto, anzi, pareva si soffermasse ad esaminare i vari pezzi, privilegiando quelli più grossi. Sembrò decidersi a mangiare i più piccoli al termine della selezione e solo perché non ancora sazia.

Il miele d'acacia inspessiva lo yogurt, paziente Mahtab lo rimestava fino al completo scioglimento.

Non aveva mai rinunciato, nonostante la noiosa flebite che le affaticava la caviglia destra, a calzare scarpe dal tacco alto.

Queste ticchettavano pimpanti tamburellando il marmo con impazienza. Incidevano i peli del tappeto dell'ingresso sacrificando il loro rumore in cambio del piacere di affondare nel morbido tessuto.

Mahtab si apprestava ad uscire quando squillò il telefono.

Nel tardo pomeriggio dello stesso giorno, dopo aver aperto il portoncino, Amina entrò nella casa materna.

La chiamò. Mahtab non c'era.

Posò la borsa della spesa.

Al telefono aveva avvisato la madre di non preparare cena. Appena arrivata in paese, sarebbe passata nella gastronomia che si trovava ad un passo dalla stazione, a comprare qualcosa di pronto.

Nel negozio, mentre la commessa affettava i salumi, il suo sguardo aveva vagato a lungo sulla merce esposta, per poi fermarsi sul calendario promozionale della ditta in cui era impiegata. Prima di chiedersi come mai questo si trovasse lì, si ricordò di averne spedite alcune copie alla madre che, evidentemente le aveva regalate. Meccanicamente memorizzò la data : *venti giugno millenovecentonovantaquattro*. La cassiera le

consegnò la spesa senza mostrare di riconoscerla : meglio così ! pensò Amina che non aveva nessuna voglia di chiacchierare. Il viaggio in treno era stato faticoso, i vagoni erano stracolmi di passeggeri e di bambini urlanti. Giugno non si smentiva, segnalava così la presenza imminente dell'estate. Mise le mani aperte sotto l'acqua scrosciante del rubinetto e si rinfrescò il viso accaldato, tamponandosi la fronte. Non aveva nessuna possibilità ora che si era spettinata, di rimettere a posto la frangia, perché lo specchio non c'era. In tutto l'appartamento, e da sempre, non c'erano specchi. Ciò a causa di sua madre che non voleva neppure sentir parlare di averne in casa uno. Avrebbe dovuto ricordarselo, ed infilarsene uno in borsetta prima di partire. Era contrariata. Ad Amina piaceva sapersi in ordine ed aveva sofferto parecchio la mancanza di uno specchio, fin da bambina, ma Mahtab era stata irremovibile. Aveva sete e cercava un bicchiere pulito, lo trovò nella credenza. Dopo aver bevuto, lo guardò più attentamente e lo riconobbe : sua madre lo conservava ancora !

Nella vetreria gli artigiani le guardavano passare.

Amina aveva otto anni ed un grande entusiasmo, allacciata alla mano della mamma, in gita a Murano.

Un operaio in particolare, fece i complimenti ad entrambe. L'uomo si abbassò fino a poter guardare meglio Amina. Disse a Mahtab che la bambina aveva i suoi stessi occhi e lei annuì, fiera della loro bellezza.

La bambina ne ebbe invece, una sgradevole impressione. Si sentì vittima di un furto, privata di una particolarità che credeva solo sua.

Il giorno dopo, a scuola, Rachele tastava il bicchiere azzurro di Murano, prudentemente.

Amina temeva che questa lo lasciasse cadere ed era impaziente di porle al più presto la domanda che si era preparata :

- Guardami bene...e dimmi : assomiglio a mia mamma ?

Rachele era più piccola di lei, si sollevò sulle punte, e la esaminò con criterio. Sorrise, certa che ciò che stava per dire, le avrebbe fatto piacere :

- Sì...sì, specialmente gli occhi... - poi si fece ancora più vicina al viso dell'amica ed aggiunse :

- Avete entrambe le ciglia molto scure e lunghe che si curvano all'insù - concluse soddisfatta della sua analisi «da grande».

Amina si aggirava come un fantasma, osservando mobili e suppellettili, come se si trovasse in un museo. La casa non era cambiata da quando lei ci viveva con la madre. Solo il letto coi pomi d'ottone non c'era più. Sapeva che Mahtab l'aveva regalato a Rachele e non le era affatto dispiaciuto.

L'appartamento era piccolo ed Amina dormiva in cucina. Odiava gli odori del cibo che impregnavano la coperta di quello che, di giorno era un divano, e di notte si trasformava. La camera era riservata alla madre, che dormiva in uno dei due letti gemelli, quello vicino alla finestra. L'altro apparteneva ancora al padre o almeno così a Mahtab piaceva pensare.

Sapevano entrambe che la dedizione verso quelle lenzuola sempre pulite e stirate era inutile : il padre era morto quando lei aveva meno di un anno. Amina aveva pensato che, occupare il letto vuoto, le spettasse di diritto. Si era però resa conto di quanto il suo progetto fosse irrealizzabile e un'aspra invidia, per il profondo, indissolubile legame dei due genitori, l'aveva logorata spesso.

Amina aveva apparecchiato il tavolo per la cena.

Si sedette davanti al piatto vuoto e con le posate inseguì pigramente i ricami della tovaglia.

La sorprese un'altro ricordo legato alla sua infanzia. Riguardava i primi giorni della prima elementare.

Era tornata a casa da scuola di pessimo umore.

Nessun'altra bambina aveva il suo stesso nome, ed ella era stata interpellata direttamente dall'insegnante che le aveva domandato come mai si chiamava Amina.

La domanda l'aveva fatta avvampare di vergogna.

Non le importava di essere l'unica a chiamarsi così, tutt'altro, ma non saper dare una spiegazione sufficientemente esauriente alla maestra la irritava davvero, soprattutto perché nemmeno a se stessa poteva rispondere.

Perché la madre non le aveva mai raccontato della sua scelta inusuale ?

Mahtab rise del broncio della figlia ed inaspettetamente prese a parlare volentieri :

- Amina non è un nome italiano, (così come non lo è Mahtab!) ma arabo. Il mio nome si può tradurre così : "chiaro di luna", mentre il tuo significa "grande anima" ed è appartenuto ad una donna importante, la madre del profeta Maometto si chiamava così... - poi sottovoce, ammiccando aggiunse - ...e anche tua bisnonna, nata ben centodieci anni fa.

- È ancora viva ?

- Noo... ma che dici ?

Si sentì stupida (pensare la bisnonna ancora in vita!) ma aveva talmente tanta voglia di saperne di più che decise caparbiamente di insistere, con un'altra domanda :

- Non hai una foto per farmela conoscere ?

- Una fotografia ?

Sembrava fosse un'eventualità mai presa in considerazione. Notò un cambiamento nel viso della madre che assunse un'espressione mai vista. Il tono della sua voce, si fece più basso :

- No, proprio no, comunque portava il «chador» e di lei avresti potuto vedere soltanto gli occhi...

- ... sebbene - riprese pensosa - sono proprio gli occhi, spesso, a rivelare molte cose.

Gli occhi ? perché soltanto gli occhi ? Amina era scombusolata ed incuriosita.

La cosa che ora però la interessava di più, era d'aver scoperto di essere sì, nata in Italia (come Rachele e gli altri bambini), ma di avere qualcosa in più di loro : le origini arabe. Come le piaceva adesso il suo nome, e come si sentiva euforica ! Peccato che nessun parente fosse mai venuto a trovarla, l'avrebbe portato a scuola e mostrato a tutta la classe !

Amina ricordava di essersi sentita così piena di gratitudine verso la madre che finalmente si confidava con lei, da aver temuto di interrompere quel delicatissimo equilibrio, quel tanto atteso momento di intimità e di scoperta, con qualche domanda indiscreta.

Più volte aveva studiato, come una lezione scolastica, tutta la conversazione, per poter cogliere qualche sfumatura in più, magari sfuggita sul momento e, non aveva potuto far a meno di constatare, che ella aveva accuratamente evitato di parlare di sé e della propria vita.

In un secondo tempo non riusciva a smettere di pensarci : era risentita con sua madre, la rimproverava per la superficialità con la quale nascondeva il proprio passato dietro ad un sorriso qualunque o ad una delle nenie misteriose che canticchiava.

Voleva sapere chi era la donna alla quale stava dando tutto il suo affetto, quando ed in quale modo si sarebbe decisa ad avvicinarsi

davvero alla piccola curiosa, testarda figlia.

Il trascorrere del tempo, nell'appartamento della madre aveva un proprio rumore. Il ticchettare incessante dell'orologio a pendolo non conosceva tregua. Amina continuava a subirlo, nella lunga e spossante attesa, come un tormento inevitabile, una punizione immeritata.

Questa volta era decisa a non perdonarle questa mancanza.

Le ombre della stanza parevano perseguitarla e una profonda inquietudine si era impadronita di lei.

Quel mattino aveva telefonato per avvisare sua madre.

Lei sapeva che sarebbe passata a trovarla : che necessità aveva avuto di uscire ?

Le era ben nota la sua abitudine irritante di assentarsi per ore senza preavviso. Molte volte Amina avrebbe voluto seguirla per scoprire dove andava ma poi se ne vergognava, sentendosi meschina per averlo pensato.

Il silenzio era distratto da un lieve pigolio che proveniva dal tetto della casa dirimpetto.

La notte di lì a poco avrebbe lasciato spazio al mattino, per primi se ne erano accorti i piccoli passerini che avevano nidificato sotto le tegole brune.

Aveva provato a sdraiarsi per riposare ma, non appena toccato il letto, il suo corpo aveva preso a fremere d'impazienza.

Decise di uscire sul balcone e si soffermò a guardare il cielo plumbeo, lentiginoso di stelle paglierine che scolorivano a vista d'occhio. Affondò un dito nella terra dei gerani per saggiarne l'umidità. Erano stati annaffiati da poche ore e con le unghie staccò una foglia ingiallita. La luce accesa in cucina illuminava di riflesso il balcone e parte del cortile.

Un'ombra rossastra si muoveva sinuosa come protagonista assoluta della livida atmosfera notturna. Riuscì ad identificarla

a fatica.

Non poteva credere che Marilyn fosse ancora viva; non rivedeva quella gatta dal pelo fulvo da una decina d'anni.

Attratta dal richiamo, la gatta si mosse attraverso il cortile. Poi cambiò direzione ed interesse.

Era lei.

La riconobbe da quell'andatura ondeggiante (per il suo ancheggiare si era meritata il nome di Marilyn), da quella zampa sinistra un po' divaricata che la caratterizzava.

Fu proprio quell'atteggiamento sdegnoso a ricordarle che non erano più amiche. Un episodio vecchio d'anni aveva trasformato completamente il loro rapporto.

Amina aveva comperato una scatoletta di carne da portare a Marilyn, in cortile.

Era pomeriggio e la gatta di solito era in giro per i fatti suoi, lungo le strade del paese.

La bambina doveva solo poggiare a terra il cibo e risalire a casa per finire i compiti, quando vide che Marilyn era intenta a venirle incontro.

Fu contenta di quella insperata manifestazione d'amicizia e si chinò per accarezzarla. La gatta acconsentì di buon grado.

Con dita inesperte Amina cercò di stringere il più possibile la chiavetta d'apertura, purtroppo però, infilatala nella linguetta, quella prese a roteare malamente.

Marilyn che la osservava attenta, iniziò a miagolare ed a strusciarsi impaziente sulle sue gambe. La bambina s'innervosì e la chiavetta finì per incastrarsi. Cominciò freneticamente a tirare, spingere, sollevare. Quei movimenti maldestri ne provocarono la rottura.

Si era formato un buco ovale nella lamiera e la carne dal colore arancio dorato all'interno? s'intravedeva soltanto.

Quella maledetta fessura non si poteva divaricare in nessun modo !

Interdetta sul da farsi posò la scatoletta a terra.

Di certo non poteva ritornare dalla madre raccontando il suo pasticcio.

Non le andava di essere considerata un'incapace. Il suo orgoglio non le permetteva neppure di ammetterlo con se stessa.

Intanto la gatta si affannava ad annusare, giungendo a raspare con entrambe le zampe nel tentativo di recuperare il cibo, finché rivolse ad Amina uno sguardo interrogativo.

La bambina rimase per qualche minuto come ipnotizzata dai suoi occhi gialli. Poi corse su per le scale.

Tornata in camera sua cercò di concentrarsi sul quaderno dei compiti, ma il ricordo dell'accaduto le impediva di farlo.

Cercava delle scuse per giustificarsi, imputando al destino avverso tutte le colpe (lei aveva avuto solo buone intenzioni verso l'animale).

Certo era che facendosi aiutare dalla mamma, il problema si sarebbe facilmente risolto con l'apriscatole.

Tuttavia, suo malgrado, era priva di rimorsi e tornava a pensare a quanto, con una punta di sadismo, si fosse goduta lo spettacolo di quella gatta presuntuosa finalmente in difficoltà.

Dopo circa mezz'ora uscì sul balcone.

Marilyn era immobile davanti alla scatoletta appetitosa ed inaccessibile.

Caparbia fissava il cibo imprigionato, accucciata composta davanti ad esso.

Amina si scosse, sentendosi vagamente colpevole d'aver trascurato a causa di Marilyn, l'effettiva preoccupazione per sua madre.

Guardò l'orologio a pendolo : erano le quattro e mezza

passate.

Rientrando in cucina, sentì chiaramente chiudersi le porte dell'ascensore.

Si precipitò verso l'ingresso.

Premuta contro la porta d'entrata respirava a fatica. L'occhio incollato allo spioncino.

Ora che pensava sua madre di ritorno, riaffiorava la rabbia provata per quell'attesa estenuante. Ripassava mentalmente le fasi salienti del discorso ammonitorio che si era preparata, cercando di non far trapelare il sollievo di rivederla. se questo fosse prevalso, non sarebbe riuscita ad essere abbastanza convincente.

Sapeva di avere poca credibilità quando cercava di farsi valere. Il peggio era che non riusciva (nonostante un costante impegno) ad apparire diversa e chiunque poteva accorgersi della sua insicurezza.

Le risultava facile ritenere principale responsabile, proprio Mahtab. Ora le invidiava l'atteggiamento distaccato, il saper essere obiettiva ed inattaccabile, ma tutt'altra era stata la sua opinione durante l'infanzia.

Capricci o buone azioni venivano accolti alla stessa stregua : una volta livellati questi si annullavano a vicenda. Niente di ciò che faceva o diceva poteva far cambiare umore alla madre. Amina si sentiva invisibile o quantomeno irrilevante, mai realmente presa in considerazione.

Sapeva di essere amata da Mahtab ma anche gentilmente estromessa dalla sua vita, mentre più d'ogni altra cosa voleva farne parte.

Mai avrebbe rinunciato a cercare la chiave per raggiungere il duplice scopo di conoscere sua madre e di conseguenza se stessa.

L'ascensore saliva stancamente, arrivò al piano, lo superò per fermarsi dopo qualche ciglio più sopra. Tornava dal lavoro il

ferroviere che abitava nella mansarda.

Stremata, carica d'una acuta spossatezza improvvisa, si appoggiò alla porta e permise a domande e dubbi di tormentarla. Fu presto invasa da un dolore subdolo, e piangendo si arrese, lasciandosi scivolare fino a terra. Seduta sul tappeto abbracciò le proprie ginocchia, il viso premuto contro la stoffa tiepida, perduta nei propri pensieri.

Poco dopo, fu infastidita da un intenso bruciore agli occhi, impastati dal mascara che si era sciolto. Il cosmetico aveva sicuramente lasciato le tracce lungo le guance. Doveva essere spaventosa. Sul comò in camera da letto trovò il latte detergente per il viso. Aprì il flacone.

Chissà dove sua madre teneva il cotone per lo strucco !

Iniziò a passare in rassegna gli armadietti del bagno e solo in ultimo si decise ad aprire i cassetti del mobile in camera, con parecchia riluttanza. Non le piaceva compiere quei gesti che tanto ricordavano una violazione di intimità.

Fortunatamente scorse i batuffoli nel primo cassetto in alto. Li adoperò con cura, indugiando con il comò aperto. Qualcosa la inquietava : proprio sotto al sacchetto del cotone aveva ritrovato il cofanetto di lacca. Il suo colore blu scuro contrastava con l'arancio vivido del dipinto sul coperchio, lucido, intatto. Lo posò sul letto.

Nonostante l'età adulta, come quando era bambina, tornò ad immaginare che dentro vi fosse racchiusa la soluzione del mistero materno.

Amina si era imbattuta per la prima volta nel cofanetto di lacca, all'età di cinque anni.

Proprio in quei giorni aveva ricevuto in dono dalla madre delle matite colorate.

Era particolarmente entusiasta della prospettiva di trascorrere

ore a colorare i disegni dell'album e ci teneva a fare belle figura, soprattutto perché Mahtab era una discreta pittrice ed avrebbe voluto entrare in competizione con lei.

Quel pomeriggio la madre era irrequieta. Dopo aver lavato i piatti e rassettato la cucina si era ritirata in camera da letto.

Amina aveva lasciato un disegno per metà già colorato per indagare.

Aveva l'abitudine di interrompersi spesso, soffermandosi a controllare come procedeva il lavoro e, per non dare l'impressione di aver terminato, di tenere in mano alcune matite colorate anche se si allontanava dalla scrivania. Pure in quella occasione, non aveva dimenticato di portarsene alcune appresso.

La porta era rimasta socchiusa e la bambina in punta di piedi, riuscì a sbirciare dentro la stanza in penombra.

La figura della madre aveva un che di spettrale, ed ella fu percorsa da un fugace brivido che quasi la fece desistere dal suo intento.

La curiosità però ebbe facilmente il sopravvento sulla paura.

Vide Mahtab di spalle, seduta sul letto con le braccia protese ad aprire un cassetto del comò.

C'era qualcosa fra le sue mani, ne indovinava i movimenti dalle leggere vibrazioni dei gomiti. Doppo poco vide cos'era : una scatola blu.

Si sporse oltre l'uscio ma, inavvertitamente una matita urtò contro il muro e cadde sul tappeto.

L'atterraggio fu morbido ed il tappeto ne assorbì il rumore.

Confusa raccolse la matita ed in un attimo volò in cucina.

Immaginava angosciata le più terribili conseguenze della sua incosciente curiosità.

Per fortuna la madre, tanto occupata con la scatola, non aveva notato il sordo tramestio nell'ingresso.

Amina ci pensò su e concluse che per Mahtab quella scatola,

doveva essere davvero importante.

Scampato il pericolo di essere scoperta, riconobbe di essersi comportata male ficcando il naso nella stanza, però giunse ad una conclusione : ormai aveva scontato il suo piccolo peccato di «spia» con lo spavento che si era presa a causa di quella stupida matita.

Con calma ora poteva architettare un piano per raggiungere la scatola blu, in un momento in cui sapeva di rimanere sola in casa.

Voleva vedere da vicino l'oggetto al quale Mahtab teneva in modo così particolare.

Aperto la scatola avrebbe sicuramente scoperto qualcosa di più sulla madre che, pur essendo sempre intorno a lei, sempre dentro lei, era sempre così distante.

Del cofanetto di lacca non ne aveva parlato a nessuno, nemmeno un cenno a Rachele.

Quando con l'amica leggeva storie fantastiche di isole del tesoro, sperdute nell'oceano, paragonava lo scrigno di preziosi alla scatola blu.

Forse la madre stessa nascondeva dei gioielli, era una principessa ricchissima o addirittura una regina.

Si sentiva come un pirata che presto sarebbe salpato sull'isola materna per conquistarla.

L'aria si riscaldava gradualmente.

Amina si sorprese a provare appetito. Ciò le sembrò incoerente, quasi irraguardoso : la fame le pareva incompatibile con la preoccupazione.

Per un po' cercò di ignorare i crampi che le serravano lo stomaco.

Eppure doveva fare colazione o di lì a poco avrebbe sofferto di vertigini. Evidentemente il corpo reclamava se stesso a dispetto

della sofferenza dello spirito, forse in nome di un'innata lotta per la sopravvivenza.

Mentre mangiava pane con latte, riesaminò mentalmente la telefonata della mattina precedente.

Cercò di ricordare se nelle parole di Mahtab ci fosse stato anche un piccolo segno, un minimo accenno, da indurla a pensare ad una sua subitanea sparizione, ma era stata cordiale e si era dichiarata felice di riverderla.

Da tanto tempo non la incontrava. Precisamente l'ultima volta che si erano viste risaliva a Natale di due anni prima.

Mahtab si era appena acquistata un vestito primaverile in mussola, plissettato, con maniche ampie ed un grande colletto a scialle.

La figlia l'aveva squadrato diffidente, trovandolo vistoso, mal rifinito e soprattutto abbondante, ma si era limitata a commentare :

— Non capisco come faccia ad andarti bene.

La madre, colta alla sprovvista, rispose che non l'aveva neppure provato.

Amina s'innervosì. Non capiva come poteva essere possibile acquistare un qualsiasi capo d'abbigliamento senza prima indossarlo.

Mahtab si strinse nelle spalle :

— Non ci ho pensato...

— Beh, provatelo adesso ! — e lo tolse con malgarbo dalla gruccia.

Obbediente, ella si spogliò della gonna e camicetta.

Amina rimase profondamente colpita.

Non la vedeva in sottoveste da parecchio tempo, ed ora che l'aveva davanti a se, con il corpo profondamente segnato dagli

anni, provava un turbamento incontenibile.

Fu assalita da una forte emozione che presto si materializzò in una stretta tenace alla gola.

Era difficile riconoscere nella figura dal ventre scavato, dalle gambe scarne, la madre che sempre aveva voluto ricordare nella sua florida, giovanile bellezza.

Distolse lo sguardo, meditando. Anche il suo fisico si sarebbe logorato fra qualche tempo e lei non l'avrebbe sopportato con facilità.

Preoccuparsene però era prematuro o perlomena poteva risultare inutile, perché (si consolò scioccamente) forse non sarebbe mai invecchiata.

In aperto contrasto con la magrezza di Mahtab c'era quel maledetto abito a fiori mostruosamente largo, che la faceva apparire una caricatura informe, ridicola e patetica.

— È enorme ! — La voce di Amina risuonò tonante ed aspra nelle stanzette, tanto che a lei stessa non sembrò sua.

Si schiarì la gola e continuò più indulgente :

— Stai ferma mamma, che ti pungo ! — Si dava da fare puntando spillini dappertutto, ed aggiunse : — Lo porterò a Rachele, mentre passo per gli auguri, sai che se la cava meglio di me con i lavori di sartoria.

Aveva risolto il problema ma le rimaneva una seccante convinzione : che la sua premura fosse superflua. Mahtab aveva approvato la riparazione dell'abito ma si capiva che non le importava indossarlo : le bastava ammirare la profusione di fiori e colori, propri dei suoi quadri giovanili, stirarlo e riporlo con cura nell'armadio.

A Mahtab piaceva camminare di notte nella parte del paese che, come lei, sembrava non dormire mai.

La strada costeggiava il fiume e sul lato opposto sorgeva un grande edificio : l'ospedale.

Le infermiere, durante qualche pausa, sedevano sulle panchine in pietra.

L'aria echeggiava delle loro voci. La più alta, era vestita di celeste e di slacciava l'ultimo bottone del camice per accavallare le gambe, scorrendo gesticolava ed era solita ravviarsi i capelli frequentemente.

A Mahtab pareva di conoscerle e di poter facilmente entrare in contatto con ciascuna di esse.

Provava affetto per quelle ragazze così compunte ne proprio lavoro, ora pronte a liberare la vitalità, contenuta fino a quel momento.

Bastava un piccolo intervallo a mitigare temporaneamente la fatica. Riemergevano insieme da quella triste quotidianità, con l'eco confortante delle loro voci seppur smorzate, delle piccole confidenze e delle sommesse risate.

Questa volta però, doveva essere quasi l'alba perché le infermiere avevano terminato il turno.

Stavano uscendo a due a due, con un filo di rossetto per mascherare la stanchezza e la borsetta stretta sotto il braccio. Non parlottavano più, ma si dirigevano assonnate verso il capolinea dell'autobus, salivano e ne occupavano i posti, lasciandosi cadere di schianto sui sedili.

Mahtab ne incontrò una che camminava frettolosa, sola.

Questa la guardò assorta, con gli occhi scuri : cercava un motivo di sospetto verso quella donna anziana, che stava passeggiando alle *cinque* del mattino in riva al fiume, ma sembrò non trovarlo. Il suo sguardo divenne comprensivo e disponibile.

Mahtab le sorrise per rassicurarla e camminò oltre.

D'improvviso il cielo cambiò colore.

Un tenue bagliore lo rischiarò.

Si aprì nel centro uno squarcio cangiante che, come una ferita

infuocata, lo attraversò.

La superficie del fiume sembrava laccata di blu e l'aurora arancio ne faceva magicamente parte, dipinta con un solo, essenziale, colpo di pennello.

Mahtab ne fu subito attratta.

Si avvicinò all'acqua nel punto dove era apparsa la luce e, come per compiere un rito solenne si chinò lentamente, fino a scorgere la propria immagine riflessa.

L'ultima notte di primavera si congedava con una brezza temperata e sottile. Amina avvertiva il primo tepore estivo seduta sul letto della madre.

Sembrava proprio non ci fosse modo di allentare la tensione. Continuava a sentirsi oppressa, schiacciata dal soffitto della camera e dal silenzio che la intrappolavano alla sua angoscia.

Era troppo sola e le mancava il suono di una voce. Si mise a canticchiare sommessamente, fernandosi po' seccata dopo la prima strofa, perché non riusciva a ricordare le parole del testo.

Se almeno avesse potuto distrarsi un poco !

Non era mai riuscita a convincerla ad acquistare un televisore.

Si rialzò in piedi.

Il cofanetto immobile sul guanciale non vacillò, nonostante la vibrazione violenta subita.

In casa non trovò lavori a maglia, (pensava che tutte le donne di una certa età sferruzzassero) né tele o colori (avrebbe potuto riprendere a dipingere). Come trascorreva Mahtab le sue serate ?

Un suono ben noto la fece sobbalzare : era il battito delle ore del pendolo.

Amina controllò il suo da polso. Come sempre l'orologio di casa anticipava di alcuni minuti. Mancavano infatti, cinque minuti alle *cinque*.

Prese il cofanetto con l'intenzione di riporlo : era perfettamente chiuso.

Lo esaminò attentamente da ogni lato e fulmineo, un dubbio le attraversò la mente : non c'erano né cardini né serrature...

Perché aveva sempre dato per scontato che la madre fosse riuscita ad aprirlo ?

Se anche a Mahtab il contenuto era ignoto, allora le due donne custodivano lo stesso segreto.

L'ipotesi la fece sorridere : l'imperscrutabile scatola di lacca (il loro obiettivo irraggiunto) poteva accomunarle ora, in un'unica, solidale ricerca. Bastava volerlo.

Amina provò un fortissimo desiderio di rivedere sua madre.

Le avrebbe raccontato dei momenti spesi in sospetti ingombranti e gravi, e di se stessa, smarrita in un'indagine assidua ed infruttuosa spesso dominata dal risentimento e confinata nella più ottusa incomunicabilità.

Era tempo di parlarne, di dialogare con lei, e l'avrebbe certo fatto subito se Mahtab le fosse stata vicina, ma doveva attendere ancora un poco, fino al suo ritorno.

Finalmente aveva uno scopo preciso al quale dedicare le sue energie mentali e si sentiva più tranquilla e rilassata, tanto da cercare di interpretare il disegno riprodotto sul coperchio del cofanetto.

Vi era dipinta una forma ovoidale di colore arancio cangiante, adagiata come dormiente nel blu soffice e cupo della lacca.

Le venne da pensare ad una crisalide.

In questo caso però, la scelta dell'artista di non rappresentare la farfalla si poteva considerare davvero bizzarra. Perché privilegiare questo stadio della metamorfosi a quello terminale, indubbiamente ricco di una rara bellezza ? E mentre pigramente meditava su «chi» e «perché» passò un dito sulla figura, quasi a saggiarla un significato intrinseco. Ne studiò i ruvidi rilievi corallini sulla lacca, e fu dominata da un indefinibile senso di potere.

Era una sensazione inspiegabile³⁸ che cercò subito di scrollarsi

di dosso.

Probabilmente a causa della giornata stressante, stava ingigantendo le sue percezioni trasformandole in assurde premonizioni.

Tuttavia, sebbene incredula verso ciò che stava accadendo, riusciva a stento a trattenere fra le proprie mani il cofanetto, che sembrava espandersi, fluttuando con magica arrendevolezza. Per quanto fosse irrazionale, esso stava mutando forma e consistenza.

Vide il blu della lacca diventare trasparente, liquefarsi fino ad assumere le sembianze di un fiume trascinato da un'impetuosa corrente.

La fessura arancio stava sprofondando inerte in un turbinò d'acqua.

Quando non ve ne fu più traccia, il coperchio si aprì... rivelando gli occhi dalle ciglia foltissime, avidi di domande e timorosi di risposte, che si cercavano ansiosi nel cofanetto di lacca, completamente vuoto, rivestito di specchi.

Margherita Visetti

Dedans, autour et loin

Un miaulement insistant venait de la cour. Il s'insinuait à travers les persiennes à demi fermées du balcon de Mahtab. La chatte exaspérait les habitants de l'immeuble tous les matins avec ses notes stridentes habituelles.

Elle restait la queue tendue, prête à percevoir le moindre changement, attentive et extraordinairement pleine de certitudes. Curieusement confiante en la générosité des gens ou absurdement convaincue de devoir percevoir une dette quotidienne, dette que l'être humain avait contractée depuis des temps immémoriaux

envers le genre animal.

Mahtab remplissait d'eau une bouteille en plastique. Elle observait encore assoupie l'eau se briser en chute dans le fond contenant un reste de fertilisant liquide.

Elle ferma le robinet, se mit à farfouiller dans le tiroir du buffet; aucun élastique ne lui donnait satisfaction, ni en couleur, ni en grosseur. Après en avoir mis quelques uns de côté, elle en choisit un au hasard.

La pendule était en avance sur l'heure exacte de quelques minutes. Mahtab elle-même avait réglé les aiguilles de cette façon.

Pendant ce temps, ses mains continuèrent de s'occuper à rattraper quelques mèches de cheveux rebelles, en ralentissant peu à peu, jusqu'à s'arrêter. La queue de cheval qui lui donnait un air espiègle s'était rapidement transformée en un sérieux et vaguement austère chignon.

Des gouttes d'eau descendaient sur un rythme syncopé dans la cour. Les géraniums buvaient avidement tandis qu'un vent printanier à peine esquissé tentait faiblement de délivrer le store emprisonné entre la balustrade et une corde à linge.

Une appétissante mosaïque formée par des petits morceaux de pot au feu s'était formée pendant ce temps autour de la chatte. Elle s'était finalement tue, et prenait un air aristocratique pour manger. Elle ne se dépêchait pas de finir son repas, au contraire; elle semblait s'arrêter pour examiner les différents morceaux, en privilégiant les plus gros. Elle sembla se décider à manger les plus petits au terme de sa sélection, et seulement parce qu'elle n'était pas encore rassasiée.

Le miel d'acacia épaississait le yaourt; patiente, Mahtab le mélangeait jusqu'à ce qu'il fonde complètement.

Elle n'avait jamais renoncé, malgré la gênante phlébite qui fatiguait sa cheville droite, à porter des chaussures à talons

hauts.

Pimpants, ils faisaient tic-tac en tambourinant impatiemment sur le marbre. Ils déchiraient les poils du tapis de l'entrée en sacrifiant leur bruit en échange du plaisir de se noyer dans le tissu souple.

Mahtab s'apprêtait à sortir quand le téléphone sonna.

À la fin de l'après-midi de ce même jour, après avoir ouvert la porte d'entrée, Amina entra dans la maison de sa mère.

Elle l'appela. Mahtab n'était pas là.

Elle posa le sac à commissions.

Au téléphone, elle avait prévenu sa mère de ne pas préparer le dîner. À peine arrivée au village, elle passerait chez le traiteur qui se trouvait à deux pas de la gare, pour acheter quelque chose tout prêt.

Dans le magasin, pendant que la vendeuse tranchait les saucissons, son regard avait erré longtemps sur la marchandise exposée, pour s'arrêter ensuite sur le calendrier publicitaire de l'entreprise qui l'employait. Avant de se demander comment il se trouvait là, elle se rappela en avoir envoyé quelques exemplaires à sa mère, qui, évidemment, les avait offerts. Mécaniquement, elle mémorisa la date : vingt juin mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. La caissière lui remis ses achats sans paraître la reconnaître : tant mieux ! pensa Amina, qui n'avait aucune envie de bavarder.

Le voyage en train avait été fatigant, les wagons étaient bondés de passagers et d'enfants qui hurlaient.

Juin ne mentait pas à lui-même, il signalait la présence imminente de l'été.

Elle mit ses mains ouvertes sous l'eau battante du robinet et elle rafraîchit son visage échauffé, en se tamponnant le front.

Elle n'avait aucune possibilité, maintenant qu'elle s'était décoiffée, de remettre sa frange en place, parce qu'il n'y avait pas

de miroir. C'était à cause de sa mère, qui ne voulait même pas entendre parler d'en avoir un à la maison.

Elle aurait dû s'en souvenir, et en mettre un dans son sac à main avant de partir.

Elle était contrariée. Amina aimait se savoir bien arrangée et elle avait beaucoup souffert du manque de miroir, depuis tout petite, mais Mahtab avait été inébranlable.

Elle avait soif et cherchait un verre propre, elle le trouva dans le buffet. Après avoir bu, elle le regarda plus attentivement et le reconnut : sa mère le gardait encore !

Dans la verrerie, les artisans les regardaient passer.

Amina avait huit ans et beaucoup d'enthousiasme, accrochée à la main de sa mère, en promenade à Murano.

Un ouvrier en particulier leur fit des compliments à toutes les deux. L'homme se baissa pour pouvoir mieux regarder Amina. Il dit à Mahtab que la petite fille avait ses yeux, et elle acquiesça, fière de leur beauté.

La petite fille au contraire eut une impression désagréable. Elle se sentit victime d'un vol, privée d'une particularité qu'elle croyait à elle seule.

Le jour suivant à l'école, Rachel essayait le verre bleu de Murano, avec prudence.

Amina avait peur qu'elle le laisse tomber et elle était impatiente de lui poser au plus tôt la question qu'elle avait préparée :

- regarde moi bien... et dis moi : je ressemble à ma mère ?

Rachel était plus petite qu'elle, elle se mit sur la pointe des pieds, et l'examina en détail. elle sourit, certaine que ce qu'elle allait dire lui ferait plaisir :

- oui, oui, surtout les yeux... puis elle s'approcha encore du visage de son amie et ajouta :

- vous avez toutes les deux les cils très foncés et très longs, recourbés vers le haut, conclut-elle satisfaite de son analyse «de grande personne».

Amina tournait comme un fantôme, en observant les meubles et la vaisselle, comme si elle se trouvait dans un musée.

La maison n'avait pas changé depuis l'époque où elle vivait avec sa mère.

Seul le lit avec ses pommes de cuivre n'y était plus. Elle savait que Mahtab l'avait offert à Rachel, et elle ne l'avait pas du tout regretté.

L'appartement était petit et Amina dormait dans la cuisine.

Elle détestait les odeurs du repas qui imprégnaient la couverture de ce qui était un divan le jour et se transformait la nuit.

La chambre était réservée à sa mère qui dormait dans un des deux lits jumeaux, celui près de la fenêtre. L'autre appartenait encore à son père ou à tout le moins Mahtab aimait à le croire.

Elle savaient toutes les deux que la dévotion envers ces draps toujours propres et repassés était inutile : son père était mort quand elle avait moins d'un an. Amina avait pensé qu'occuper le lit vide lui revenait de droit. Elle s'était pourtant rendue compte combien son projet était irréalisable et une cruelle jalousie pour le profond et indissoluble lien entre ses parents, l'avait souvent torturée.

Amina avait mis le couvert pour le dîner.

Elle s'assit devant l'assiette vide et avec ses couverts, elle suivit paresseusement les broderies de la nappe.

Un autre souvenir lié à son enfance la surprit. Il concernait les

premiers jours de l'école primaire.

Elle était revenue de l'école à la maison de très mauvaise humeur.

Aucune autre petite fille n'avait le même nom qu'elle, et l'institutrice lui avait directement adressé la parole pour lui demander pourquoi elle s'appelait Amina.

La question l'avait fait rougir de honte.

Cela ne la dérangeait pas d'être la seule à s'appeler ainsi, au contraire, mais ne pas savoir en donner une explication assez exhaustive à la maîtresse l'attristait vraiment, surtout parce qu'elle ne pouvait même pas s'en donner la réponse.

Pourquoi sa mère ne lui avait-elle jamais rien dit de ce choix inhabituel ?

Mahtab rit de la bouderie de sa fille et se mit à parler volontiers de façon inattendue.

- Amina n'est pas un nom italien (tout comme Mahtab !) mais arabe. Mon nom peut se traduire par «clair de lune», tandis que le tien veut dire «grande âme», et a appartenu à une femme importante : la mère du prophète Mahomet s'appelait comme ça... - puis à voix basse elle ajouta avec un clin d'œil - ... et ton arrière-grand-mère aussi; elle était née il y bien cent dix ans.

- Elle est encore vivante ?

- Mais non...; que dis-tu ?

Elle se sentit stupide (penser que son arrière-grand-mère était encore en vie !), mais elle avait tellement envie d'en savoir plus qu'elle décida, têtue, d'insister, avec une autre question :

- tu n'as pas une photo pour me la faire connaître,

- une photo ?

Il semblait que c'était une possibilité qu'elle n'avait jamais

envisagée.

Elle remarqua un changement dans le visage de sa mère qui prit une expression jamais vue. Le ton de sa voix devint plus bas.

- Non, vraiment non, de toutes façons elle portait le tchador, et tu n'aurais pu voir d'elle que ses yeux...

... même si, reprit-elle pensive - ce sont justement les yeux qui révèlent souvent beaucoup de choses.

Les yeux ? Pourquoi seulement les yeux ? Amina était déboussolée et intriguée.

Ce qui l'intéressait le plus était d'avoir découvert que, oui, elle était bien née en Italie (comme Rachel et les autres enfants), mais qu'elle avait quelque chose de plus qu'eux : ses origines arabes. Comme son nom lui plaisait maintenant, et comme elle se sentait euphorique ! Dommage qu'aucun parent ne soit jamais venu lui rendre visite, elle l'aurait amené à l'école et montré à toute la classe !

Amina se souvenait de s'être sentie tellement pleine de gratitude envers sa mère qui finalement se confiait à elle, qu'elle avait eu peur de rompre cet équilibre délicat, ce moment si attendu d'intimité et de découverte avec des questions indiscrètes.

Plusieurs fois elle avait étudié, comme une leçon d'école, toute la conversation, pour pouvoir saisir une nuance en plus, qui aurait pu lui échapper sur le moment, et elle n'avait pu que constater qu'elle avait pris soin d'éviter de parler d'elle et de sa propre vie.

Dans un deuxième temps elle ne pouvait cesser d'y penser : elle était remontée contre sa mère, elle lui reprochait la futilité avec laquelle elle cachait son passé derrière un sourire quelconque ou une des berceuses mystérieuses qu'elle chantonnait.

Elle voulait savoir qui était la femme à laquelle elle donnait toute

son affection, quand et comment elle se déciderait à s'approcher vraiment de sa petite curieuse et têtue de fille.

Le passage du temps, dans l'appartement de sa mère, avait un bruit propre. Le tic-tac incessant de la pendule ne connaissait pas de trêve. Amina continuait à le subir, dans sa longue et épuisante attente, comme un tourment inévitable, une punition imméritée.

Cette fois, elle était décidée à ne pas lui pardonner cette absence.

Les ombres de la pièce semblaient la poursuivre et une profonde inquiétude s'était emparée d'elle.

Ce matin-là, elle avait téléphoné pour prévenir sa mère.

Elle savait qu'elle passerait la voir : quel besoin avait-elle eu de sortir ?

Elle connaissait bien son habitude énervante de s'absenter des heures sans prévenir. Plusieurs fois Amina aurait voulu la suivre pour découvrir où elle allait mais ensuite elle avait honte, se sentant mesquine d'y avoir pensé.

Un léger pépiement troublait le silence. Il venait du toit de la maison d'en face.

Dans peu de temps, la nuit céderait sa place au matin, les premiers à s'en apercevoir avaient été les moineaux qui avaient fait leur nid sous les tuiles brunes.

Elle avait essayé de s'allonger pour se reposer, mais à peine avait-elle touché le lit, que son corps s'était mis à frémir d'impatience.

Elle décida de sortir sur le balcon, et s'arrêta pour regarder le ciel de plomb, criblé d'étoiles couleur paille qui pâlissaient à vue d'œil. Elle plongea un doigt dans la terre des géraniums, pour en goûter l'humidité. Ils venaient d'être arrosés rapidement, et avec

ses ongles, elle détacha une feuille jaunie.

La lumière allumée dans la cuisine illuminait de son reflet le balcon et une partie de la cour.

Une ombre rougeâtre bougeait sinueusement comme la seule protagoniste de la livide atmosphère de la nuit. Elle réussit à l'identifier avec peine.

Elle ne pouvait croire que Marilyn était encore en vie; elle n'avait pas revu cette chatte au poil fauve depuis une dizaine d'années.

Attirée par l'appel, la chatte traversa la cour. Puis elle changea de direction et d'intérêt.

C'était elle.

Elle la reconnut à sa démarche ondoyante (ses mouvements de hanches l'avaient fait appeler Marilyn), à cette patte gauche un peu écartée qui la caractérisait.

Ce fut justement cette attitude dédaigneuse qui lui fit se souvenir qu'elles n'étaient plus des amies. Un épisode vieux de nombreuses années avait transformé complètement leurs rapports.

Amina avait acheté une petite boîte de viande pour porter à Marilyn dans la cour.

C'était l'après-midi, et la chatte faisait habituellement son tour dans les rues du village.

La petite fille devait seulement poser la nourriture à terre et remonter à la maison pour finir ses devoirs, quand elle vit que Marilyn avait l'intention de venir à sa rencontre.

Elle fut contente de cette manifestation inespérée d'amitié et elle se pencha pour la caresser. La chatte se laissa faire de bon gré.

De ses doigts inexpérimentés, Amina chercha à serrer le plus possible la clé pour ouvrir, mais malheureusement, enfilée dans la

*languette, elle se mit à s'enrouler avec difficulté.
Marilyn, qui l'observait avec attention se mit à miauler et à se frotter impatiente sur ses jambes.
La petite fille s'énerva et la clé finit par se coincer. Elle commença frénétiquement à tirer, à pousser, à soulever. Ces mouvements maladroits en provoquèrent la rupture.
Il s'était formé un trou ovale dans le couvercle et on apercevait seulement la viande de couleur orange doré à l'intérieur. Cette malheureuse fente ne pouvait d'aucune façon être agrandie !
Se demandant ce quelle devait faire, elle posa la boîte par terre.
Bien sûr, elle ne pouvait retourner chez sa mère pour raconter le pétrin dans lequel elle s'était fourrée.
Il ne lui plaisait pas d'être considérée comme une incapable. Son orgueil ne lui permettait même pas de l'admettre envers elle-même.
Pendant ce temps la chatte se donnait du mal à flairer, s'essayant à gratter avec ses pattes dans la tentative de récupérer la nourriture, jusqu'à ce qu'elle jette à Amina un regard interrogateur.
La petite fille resta quelques minutes comme hypnotisée par ses yeux jaunes. Puis elle remonta l'escalier en courant.
Elle retourna dans sa chambre et essaya de se concentrer sur son cahier de devoirs, mais le souvenir de ce qui s'était passé l'en empêcha.
Elle cherchait des excuses pour se justifier, rejetant sur un destin contraire toutes les fautes (elle n'avait eu que de bonnes intentions envers l'animal).
Bien sûr, elle savait que si elle se faisait aider par sa mère le problème serait finalement résolu avec l'ouvre-boîtes.*

*Toutefois, malgré elle, elle était privée de remords et se mettait à penser combien, avec une pointe de sadisme, lui aurait plu le spectacle de cette chatte présomptueuse finalement en difficulté.
Après une demi-heure environ, elle sortit sur le balcon.
Marilyn était immobile devant la boîte appétissante et inaccessible.
Têtue, elle observait la nourriture emprisonnée, blottie bien dignement devant elle.*

Amina sursauta, se sentant vaguement coupable d'avoir négligé à cause de Marilyn sa préoccupation effective pour sa mère.
Elle regarda la pendule : il était quatre heures et demie passées.
En rentrant dans la cuisine, elle entendit nettement les portes de l'ascenseur se fermer.
Elle se précipita vers l'entrée.
Appuyée sur la porte d'entrée, elle respirait avec peine. L'œil collé au judas.
Maintenant qu'elle pensait que sa mère était de retour, la rage éprouvée pour cette attente exténuante affleurait de nouveau.
Elle repassait dans son esprit les points marquants du discours réprobateur qu'elle avait préparé, en essayant de ne pas laisser percer le soulagement de la revoir. Si cela avait prévalu, elle n'aurait pas pu être assez convaincante.
Elle savait qu'elle avait peu de crédibilité quand elle cherchait à se faire valoir. Le pire était qu'elle ne réussissait pas (malgré des efforts constants) à se montrer différente, et n'importe qui pouvait s'apercevoir de son sentiment d'insécurité.
Il lui était facile d'en rendre responsable en premier lieu

Mahtab justement.

Maintenant, elle envoyait son attitude détachée, sa capacité d'être objective et inattaquable, mais son opinion pendant son enfance avait été tout autre.

Caprices ou bonnes actions étaient accueillis de la même façon : une fois remis à niveaux, ceux-ci s'annulaient tour à tour. Rien de ce qu'elle faisait ou disait ne pouvait faire changer d'humeur sa mère. Amina se sentait invisible ou pour le moins insignifiante, jamais prise réellement en considération.

Elle ne renoncerait jamais à chercher la clé pour atteindre le double but de connaître sa mère, et par conséquent elle même.

L'ascenseur montait avec difficulté, arriva à l'étage, le dépassa pour s'arrêter après quelques crissements, plus haut. C'était le cheminot qui habitait dans la mansarde qui retournait du travail.

Exténuée, sous le fardeau d'un épuisement imprévu, elle s'appuya à la porte et laissa des questions et des doutes la tourmenter. Elle fut bientôt envahie par une douleur sournoise, et en pleurant, elle se rendit, se laissant glisser à terre. Elle s'assit sur le tapis, embrassa ses genoux, le visage enfoui dans l'étoffe tiède, perdue dans ses pensées.

Peu après, elle fut gênée par une intense brûlure aux yeux, souillés par le mascara qui avait coulé. Le cosmétique avait sûrement laissé des traces le long de ses joues.

Elle devait être épouvantable.

Sur la commode de la chambre, elle trouva le lait démaquillant pour le visage. Elle ouvrit le flacon.

Qui sait où sa mère mettait le coton pour le démaquillage !

Elle commença à passer en revue les armoires de la salle de bains et ce n'est qu'en dernier qu'elle se décida à ouvrir les tiroirs du meuble de la chambre, avec beaucoup de répugnance.

Cela ne lui plaisait pas d'accomplir ces gestes qui rappelaient tant une violation d'intimité.

Heureusement, elle découvrit les morceaux de coton dans le premier tiroir du haut. Elle s'en servit avec soin, s'attardant avec la commode ouverte. Quelque chose l'inquiétait : juste sous le sachet de coton, elle avait retrouvé le petit coffre de laque.

Sa couleur bleu foncé contrastait avec l'orange criard du dessin peint sur le couvercle, brillant, intact. Elle le posa sur le lit.

Malgré son âge adulte, comme quand elle était enfant, elle se mit à imaginer que dedans était renfermée la solution du mystère maternel.

Amina était tombée pour la première fois sur le petit coffre de laque, à l'âge de cinq ans.

Justement ce jour-là, elle venait de recevoir en cadeau de sa mère des crayons de couleur.

Elle était particulièrement enthousiaste à l'idée de passer des heures à colorier des dessins de son album et elle tenait à faire bonne figure, surtout parce que Mahtab se défendait bien en peinture et aurait voulu entrer en compétition avec elle.

Cet après-midi-là, sa mère était agitée. Après avoir fait la vaisselle et arrangé la cuisine, elle s'était retirée dans sa chambre.

Amina avait laissé un dessin déjà à moitié colorié pour fouiller.

Elle avait l'habitude de s'interrompre souvent, s'arrêtant pour vérifier comment avançait son travail et, pour ne pas donner l'impression d'avoir terminé, de tenir à la main quelques crayons de couleur même si elle s'éloignait du bureau. Ce jour-là aussi, elle n'avait pas oublié d'en porter quelques uns avec elle.

La porte était restée entrouverte et la petite fille, sur la pointe des pieds, réussit à jeter un coup d'œil en coin dans la pièce, dans la pénombre.

La silhouette de sa mère avait un je-ne-sais-quoi de spectral, et elle fut parcourue par un frisson fugace qui lui fit presque oublier son intention.

La curiosité eut pourtant facilement le dessus sur la peur.

Elle vit Mahtab de dos, assise sur le lit, les bras tendus pour ouvrir un tiroir de la commode.

Il y avait quelque chose entre ses mains; elle en devinait les mouvements par les légères vibrations des coudes. Peu après, elle vit ce que c'était : une boîte bleue.

Elle s'avança au delà du seuil mais, sans faire exprès, un crayon tapa sur le mur et tomba sur le tapis.

L'atterrissage se fit en souplesse et le tapis en absorba le bruit.

Confuse, elle ramassa le crayon et en un instant vola à la cuisine.

Elle imaginait, angoissée, les conséquences les plus terribles de sa curiosité inconsciente.

Heureusement sa mère, tellement occupée avec la boîte, n'avait pas remarqué le remue-ménage sourd dans l'entrée.

Amina y réfléchit et conclut que pour Mahtab, cette boîte devait être vraiment importante.

Le danger d'être découverte étant écarté, elle reconnut qu'elle s'était mal comportée en fourrant le nez dans la pièce, mais elle arriva à cette conclusion :

désormais son petit péché d'espionne était racheté par la peur qu'elle avait eue à cause de ce stupide crayon.

Avec calme maintenant, elle pouvait dresser un plan pour atteindre la boîte bleue, à un moment où elle savait qu'elle

resterait seule à la maison.

Elle voulait voir de près l'objet auquel Mahtab tenait de façon si particulière.

En ouvrant la boîte, elle découvrirait sûrement quelque chose de plus sur sa mère, qui même en étant toujours autour d'elle, toujours en elle, était toujours si loin.

Du coffret de laque, elle n'avait parlé à personne, même pas une allusion à Rachel.

Quand avec son amie elle lisait des histoires fantastiques d'île au trésor perdues dans l'océan, elle comparait l'écrin de pierres précieuses à la boîte bleue.

Peut être que sa mère aussi cachait des bijoux, qu'elle était une princesse richissime ou même une reine.

Elle se sentait comme un pirate qui bientôt jetterait l'ancre sur l'île de sa mère pour la conquérir.

L'air se réchauffait progressivement.

Amina se surprit à avoir faim. Cela lui sembla incohérent, presque irrespectueux : la faim lui semblait incompatible avec l'inquiétude.

Un petit moment, elle tenta d'ignorer les crampes qui lui serraient l'estomac.

Et pourtant, elle devait déjeuner ou bientôt, elle souffrirait de vertiges. Evidemment, le corps réclamait lui même, en dépit de la souffrance de l'esprit, peut-être au nom d'une lutte innée pour la survie.

Pendant qu'elle mangeait du pain avec du lait, elle repassa dans sa tête le coup de téléphone du matin précédent.

Elle chercha à se rappeler si dans les paroles de Mahtab il y avait eu un signe même petit, la moindre allusion, qui pourrait lui faire penser à sa disparition subite, mais elle avait été cordiale et

s'était déclarée heureuse de la revoir.

Depuis si longtemps elle ne l'avait pas vue ! Pour être précise, la dernière fois qu'elles s'étaient vues remontait à Noël deux ans auparavant.

Mahtab venait de s'acheter une robe de printemps en mousseline, plissée, avec des manches larges et un grand col châle.

Sa fille l'avait dévisagée avec méfiance, la trouvant voyante, mal finie et surtout trop grande, mais elle s'était bornée à commenter :

je ne comprends pas comment elle fait pour bien t'aller.

Sa mère, prise par surprise, répondit qu'elle ne l'avait même pas essayée.

Amina s'énerva. Elle ne comprenait pas comment il pouvait être possible d'acheter un quelconque vêtement sans le porter d'abord.

Mahtab haussa les épaules :

-je n'y ai pas pensé.

- Allez, essaie-la maintenant ! Et elle la retira de mauvaise humeur du cintre.

Obéissante, elle enleva sa jupe et son chemisier.

Amina resta profondément surprise.

Elle ne l'avait pas vue en sous-vêtement depuis longtemps, et maintenant qu'elle l'avait devant elle, avec son corps profondément marqué par les années, elle éprouvait une gêne irrépressible.

Elle fut assaillie d'une émotion qui se matérialisa vite par un serrement de gorge poignant.

Il était difficile de reconnaître dans la silhouette au ventre creusé, aux jambes décharnées, la mère qu'elle avait toujours voulu se rappeler dans sa florissante beauté de jeunesse.

Elle détourna le regard, en méditant. Même son physique s'userait dans quelque temps, et elle ne le supporterait pas facilement.

S'en inquiéter pourtant était prématuré, ou tout au moins pouvait être inutile, parce que (se consola-t-elle stupidement) peut-être qu'elle ne vieillirait jamais.

En contraste évident avec la maigreur de Mahtab, il y avait cette maudite robe à fleurs monstrueusement large, qui la faisait ressembler à une caricature informe, ridicule et pathétique.

- Elle est énorme ! La voix d'Amina résonna, tonnante et rude dans la pièce, à tel point que, même à elle, elle ne sembla pas la sienne.

Elle s'éclaircit la gorge et continua plus indulgente :

- ne bouge pas maman, sinon je te pique ! - elle s'affairait à piquer des épingles partout et ajouta : - je la porterai à Rachel, pendant que je passe pour les vœux, tu sais qu'elle se débrouille mieux que moi pour les travaux de couture.

Elle avait résolu le problème, mais il lui restait une profonde conviction : son empressement était superflu. Mahtab avait approuvé la retouche de la robe, mais on comprend qu'il lui était égal de la porter : il lui suffisait d'admirer la profusion des fleurs et des couleurs, propres à ses tableaux de jeunesse, de la repasser et de la remettre avec soin dans l'armoire.

Mahtab aimait marcher la nuit dans le coin du village, qui, comme elle, semblait ne jamais dormir.

La route longeait la rivière et sur le côté opposé surgissait un grand édifice : l'hôpital.

Les infirmières, pendant la pause, s'asseyaient sur les bancs de pierre.

L'air renvoyait l'écho de leurs voix. La plus grande était vêtue de bleu ciel et déboutonnait le dernier bouton de sa blouse pour

croiser les jambes; et en parlant, elle gesticulait et avait l'habitude d'arranger fréquemment ses cheveux.

Mahtab avait l'impression de les connaître et de pouvoir facilement entrer en contact avec chacune d'elles.

Elle éprouvait de l'affection pour ces filles si affligées dans leur travail, et maintenant prêtes à libérer leur vitalité, contenue jusque là.

Il suffisait d'un petit temps d'arrêt pour adoucir temporairement la fatigue. Elles émergeaient ensemble de la triste réalité quotidienne, avec l'écho réconfortant de leurs voix, quand bien même éteintes, des petites confidences et des rires étouffés.

Cette fois pourtant, ce devait être presque l'aube parce que les infirmières avaient terminé leur tour.

Elles sortaient deux par deux, avec un trait de rouge à lèvres pour masquer la fatigue et leur sac à main serré sous le bras. Elles ne discutaient plus, mais se dirigeaient tout endormies vers le terminus de l'autobus, elles montaient et prenaient place en se laissant brusquement tomber sur les sièges.

Mahtab en rencontra une qui marchait, pressée, seule.

Celle-ci la regarda absorbée, faisant les yeux noirs : elle cherchait une raison de suspecter cette vieille femme qui se promenait à *cinq heures* du matin au bord de la rivière, mais elle ne sembla pas en trouver. Son regard devint compréhensif et disponible.

Mahtab lui sourit pour la rassurer et continua de marcher.

Tout à coup le ciel changea de couleur.

Une faible lueur l'éclaira.

S'ouvrit au milieu une trouée changeante qui, comme une blessure de feu, le traversa.

La surface de la rivière semblait laquée de bleu et l'aurore orange en faisait partie magiquement, peinte d'un seul et essentiel coup de pinceau.

Mahtab fut tout à coup attirée.

Elle s'approcha de l'eau à l'endroit où était apparue la lumière, et, comme pour accomplir un rite solennel, elle se pencha lentement, jusqu'à apercevoir le reflet de sa propre image.

La dernière nuit de printemps s'en allait avec une brise tempérée et légère. Amina sentait la première tiédeur estivale sur le lit de sa mère.

Il semblait vraiment qu'il n'y avait aucun moyen de faire baisser la tension. Elle continuait à se sentir oppressée, écrasée par le plafond de la chambre et par le silence qui la piégeaient dans son angoisse.

Elle était trop seule et il lui manquait le son d'une voix. Elle se mit à chantonner à voix basse, en s'arrêtant un peu énervée après la première strophe, parce qu'elle n'arrivait pas à se souvenir des paroles du texte.

Si au moins elle avait pu se distraire un peu !

Elle n'avait jamais pu la convaincre d'acheter un téléviseur.

Elle se leva.

Le coffret immobile sur l'oreiller ne vacilla pas, malgré la violente vibration qu'il subit.

À la maison, elle ne trouva pas de tricot (elle pensait que toutes les femmes d'un certain âge tricotaient), ni toiles, ni pinceaux (elle aurait pu se remettre à peindre). Comment Mahtab passait-elle ses soirées ?

Un son bien connu la fit sursauter : c'était le battement des heures de la pendule.

Amina vérifia sa montre. Comme toujours, la pendule de la maison avançait de quelques minutes. Il était en fait, *cinq heures* moins cinq.

Elle prit le coffret dans l'intention de le replacer : il était

Siempre tendremos Pekin

!Por supuesto que no voy a comerme el *sopistant* que me dejaste al la do de la taza por si continuaba el monzón frío, ni voy a usar el paraguas que te compraste en Huairou para no llegar calada a los talleres. Bueno, el paraguas tal vez sí, por que ahora que me doy cuenta, tiene la bandera de larcoiris, lo colores de la revolución rosa, como esas banderitas y pins para todo lugar del cuerpo que venden en la librería Berkana, y así contribuyo a la causa, que para eso las de la Carpa T-46 dieron la batalla por todo el Foro con lo de «los Derechos de las Mujeres son Derechos Humanos». Y cuando en junio vaya a la manifestación del día 28, lo sacaré oronda y les diré a todas y todos los *coleguis* : me lo regaló en Pekín mi amiga Marta.

Pero la sopa de sobre no; estoy harta de glutamato, espesantes y estabilizantes varios al estilo oriental. No voy a tragarme aquí, precisamente, una sopa-instantánea-europea del primer mundo, no. Me voy a tragar las ganas de quedarme en cama y a prepararme para oír los resultados del taller «objetivo : la paridad en los puestos de dirección» del que habla la ministra europea. Siempre conviene estar enterada de las posiciones oficiales, no vaya a ser que *nos la claven por la espalda* con algún futuro decreto que tienen en el frigorífico. En el mío, y con esta resaca, tan sólo agua y restos de cerveza, que es lo último que me apetece en este instante. Enciendo un *Beijing cigarillo* que me sabe a gloria y recuerdo como pasó la noche : como se encendió la luna en Tian an men, así de repente, de golpe, y la cena que compartimos en el Beijing Hotel, imperialmente cálido. Empiezo a intuir que el nombre de esta ciudad va a ser talismán en mi memoria, a pesar de esta mañana que aparece

bastante contaminada, y no puedo observar las montañas que la circundan, y en las que imagino las construcciones de la gran muralla que divisaron los cosmonautas. Apenas acierto a ver la gran torre de comunicaciones que atraviesa el perfil de los rascacielos.

Al disfrutar la altura del piso veintinueve y sentir el agua de la ducha espabilándome, mi memoria resacosa recuerda el discurso inaugural del Foro de ONGs, especialmente las palabras de Winona calentando el ambiente : —«En el mundo hay más de quinientos millones de indígenas, entre los que se incluyen los habitantes del Tibet y el atolón de Mururoa, y estos pueblos no pueden participar en las Naciones Unidas... las decisiones en el mundo están tomadas por cuarenta y siete multinacionales como la Shell, la ITT, o el Banco Mundial..» El Tibet está jodido ya y las mares del sur van a quedar finas después de las pruebas nucleares...Ay, la depredadora Europa y la imperialista china.

Cuando miré por la ventana el bullicio, al alba, era ya muy intenso, con el mismo ritmo frenético de nuestras actividades en Huairou. Las bicicletas serpenteaban la avenida en todas las direcciones, fluyendo sin parar, como nuestra diversidad, y en ese momento me di cuenta que echaba de menos el color verde, los jardines, los parterres. Es el ritmo característico de la ciudad que inunda el ambiente, como los colores múltiples de los trajes occidentales en las avenidas inmensas. Contrastes de ciudad oriental. Como las realidades y los rostros de nosotras las mujeres, distintas, diferentes. Compañera ¿eres ecofeminista o pacifista, eco-oprimida o progresista, eco-marxista o conservadora, ecogay o — ! qué pena ! — fundamentalista; comunista o eco-mística, tal vez que socialista o sindicalista, autónoma o de partido ? Pobres, ricas, discapacitadas y artistas,

escritoras y migrantes, profesionales y trabajadoras del hogar. Adolescentes, maduras y ancianas. Todas persiguiendo utopías comunes, diga lo que diga mi amiga Rebeca. Algunas, dormitan en el silencio después de ya demasiadas militancias. Otras no queremos estar en ningún grupo y acabamos perdiendo la paciencia colaborando con todos. Aquellas se lo montan de intelectuales para el *stablishment* haciéndose asesoras de ministras, ¡qué trabajo cansado !, así les va, todo el día con la ojera puesta, el traje planchado y los labios reseco, siempre insistiendo en la eficacia de sus métodos y modos como los más adecuados conseguir la igualdad desde el poder y olvidándose de los movimientos de mujeres de base. Empiezo a estar harta de la palabrita... A muchas nos gusta comprobar, sencillamente y con alevosía, que la «mitad del cielo» sigue vital, rica, caótica, refrescante, y un encuentro multitud, es decir multiétnico, multiético, multicolor y multicultural, es algo tan intenso y enriquecedor que es muy conveniente, aunque sólo lo conseguimos cada diez años y porque lo dice la ONU.

!!! Uff, como me he levantado... pero esta mañana caprichosa no me gusta la idea de revisar lo que pasó hace diez años...! una década más...bueno, sí veo los avances, para qué ser tan puristas y exigentes negándolo. Puedo ver más atrás, todavía, quizás veinte años, si, recuerdo, «veinte años de movimiento feminista en España», que se celebran este año, y que era el título del último monográfico de la revista «Sal». Te veo a tí y recuerdo algún ensayo tuyo de hace veinte años en «Vindicación Feminista», cuando vosotras érais ya famosamente conocidas como «las mayores»; bueno, te he visto, porque al ver el *soinstant* encima del velador, me doy cuenta de que debes estar sobrevolando el desierto de Gobi, por lo menos.

Te has ido. Y pienso cuan interesante y bondadoso se ha desarrollado este encuentro intergeneracional entre nosotras, mientras escucho un bolero para vestirme, y con parsimonia meditada tomo un suave té quebrado que me devuelve a la agotadora realidad. Salgo apresurada a reunirme con las compañeras.

Pekín-Beijing, por la que se deslizan doce millones de personas, no es una ciudad caliente y cálida, y sí caótica y enorme, aunque sea un sensación que notas casi sin darte cuenta porque las formas son tranquilamente calmas. Hace calor dulzón en Tian an men y, no obstante, algún escalofrío me recorre la espalda. Como cuando buscábamos — ¿Te acuerdas, Maruxa ? — ancianas en los barrios, y encontrábamos alguna que todavía conservaba, con dolor resignado, la secular deformación de piés a la que toda mujer china era sometida. Esa resignación ancestral, quizás genética, del pueblo chino que permanece en las caras agrietadas y los cuerpos derrengados de los hombres que conducen cargando sobre sus espaldas los triciclos para turistas por diez yuanes. Mao no pudo con la tracción humana ni la insolidaridad del primer mundo tampoco podrá. Al superposter del gran timonel sonriente, que nos alumbraba desde el balcón principal de la plaza, le rezo en agradecimiento por la liberación de piés de las hermanas chinas, que a fin de cuentas, es lo que nos sostiene antes de llegar a poseer la habitación propia...vaya! ¿por qué cito este título? Admito que vuelvo a acordarme de tí. Busco una excusa y pregunto por tu última publicación a Monserrat. Las inevitables y oportunas referencias que me recuerdan, otra vez, la coincidencia - porque las casualidades no existen- entre la literatura y la vida. Cambio de tema intencionadamente.

— Estás muy gnóstica, me preocupas - dijo Olalla- , la abolición de la dualidad cuerpo-espíritu es sustancia de toda mística. El análisis de esta dualidad en las mujeres sabes que me preocupa, las religiones y el patriarcado, siempre tan estrechamente relacionados, han utilizado ese arma durante milenios. Eso es lo que practican las fundamentalistas musulmanas y ya las ves, así les va. ¿Cómo una mujer puede defender la poligamia cuando ella misma puede convertirse en víctima y sufrirla? Por cierto , ¿ has visto que a las iraníes las acompañan sus hombres a los talleres?

— Bueno, también algunas van con sus novias. No te pongas a estas horas tan radical que estamos muertas de cansancio. Yo dormí tres horas, nena. ¿ Vosotras?

Directamente pensé en el abrazo de despedida esta madrugada y en la sensación que tuve al sentirlo demasiado fugaz.

—Mujer, no es lo mismo, la relación con personas del mismo sexo supone, precisamente, esa aproximación vital de compartir el género, sólo relacionaba conceptos y derivé ahí, sin más. ¿Desayunamos pastel «ninfa de loto jade» o vamos a Mac' Donalds?

—¿Os daís cuenta de que hasta el un congreso internacional unimos lo público con lo privado hasta en las conversaciones más profundas?

—Betsabé, querida, esa es una característica de las mujeres, una vivencia muy nuestra ¿no crees? , además no queremos cambiar el lenguaje que expresa nuestra cosmovisión, y ésa no excluye ni las tareas domésticas, ni los conflictos bélicos, ni la degradación ambiental, ni la maternidad ni la pobreza, ni la salud corporal propia ni la degradación sexual que padecen nuestros cuerpos,

ni el fanatismo religioso ni el Banco Mundial y sus políticas de reajuste estructural....

—Ni el amor. Pura interrelación, amiga, así es la vida. Ellos separaron naturaleza y cultura pero nosotras no. Teorizamos y vivimos. Amamos y pensamos.

—sí, encantadores somos...

—¿Y el Foro y la Conferencia serán útiles? ¿Qué crees que será Pekín 95 para las mujeres, además de un caos creativo?

—Ha sido, en resumen, algo así como Católicas por el Derecho a decidir versus Vaticano. Y será un salto entre el análisis de la situación de las mujeres y las medidas políticas a aplicar.

Contesté distraída mientras instantes de la noche anterior acudían a mi mente sin proponérmelo- ¿Llegarías bien al aeropuerto?

¿Te daría tiempo a desayunar? ¿Algún cambio de vuelo repentino?—

—¿Compartimos una cerveza *Jinjao* mientras resumimos el taller de violencia y le echamos un vistazo a las conclusiones del plenario de *Oenesges**? Creo sinceramente que las redes de mujeres después de Pekín van a fortalecerse, y eso sí que es importante.

—¿Sabes qué creo?, que China tiene nombre de mujer.

—Bueno, definitivamente, estás alucinando en pequinés.

Ahora que irremediablemente no estás, noto tu ausencia.

Anoche, lo que hubiera deseado mientras paseábamos era cogerte de la mano en Tian an men Square, delante de la guardia roja, antes de que nos despidiéramos. Debí besarte apasionada debajo

* ONG s

del mural de Mao, sin inocencia y con razón, y que la luna, a la espalda, absorviera la incertidumbre del acierto.

Y ahora no estaría lamentándome.

Yolanda Fernández

Une chaussure à la mer

Il était encore tôt ce matin là, quand Laïra se trouva face à l'une des grandes ouvertures automatiques de l'aéroport Orly Sud. Elle prit une longue et profonde respiration avant d'affronter l'agitation permanente qui régnait dans cet immense hall.

En effet, des centaines d'individus se croisaient, tête en l'air, tête baissée, regards hagards et fatigués, d'autres exaltés et rayonnants. Chacun portait des bagages ou poussait des chariots encombrés de valises et de paquets.

On devinait dans leur expression s'ils revenaient d'un voyage émerveillés ou déçus; ou s'ils portaient joyeux, excités à l'idée de nouvelles découvertes; certains semblaient presque apaisés de quitter un quotidien par trop pesant. Ceux-ci se distinguaient des autres par leur démarche légère; la tête droite ils avaient l'air presque hallucinés.

Elle s'empressa d'enregistrer ses bagages pour le voyage qu'elle entreprenait aujourd'hui pour Oran, en Algérie. Puis elle arpenta à sa manière la salle des pas perdus où elle aimait observer les allées et venues des voyageurs. Tous se croisaient, s'entremêlaient, se perdaient des yeux et se retrouvaient.

Cet endroit est un milieu magique, envahi par des voix qui s'expriment dans plusieurs langues; des vêtements aux coloris surprenants rehaussent les tons sombres et chauds des voyageurs en partance. Ici l'été effleure harmonieusement l'hiver et de

troublantes effluves survenues de tous les continents s'évaporent au-dessus de toute cette précipitation. Le rythme cadencé de la marée humaine persiste. Chacun semble ignorer l'ambiance irréaliste dans laquelle il évolue.

Laira reconnaissait dans cette fourmilière la nature de ces êtres et leur questionnement muet qui les renvoyait à leur propre destinée; étrangers à eux-mêmes, ils allaient décoller vers l'étrange.

Elle prit place sur un banc. Une grosse dame d'origine probablement indonésienne, avec un perroquet juché sur son épaule, fit mine de rassembler ses rondeurs pour que Laira puisse s'asseoir à son aise. Laira lui sourit poliment, mais elle n'entendait plus rien, perdue dans ses pensées. Au dessus du bourdonnement, une voix synthétique vint vibrer dans les tympans de Laira «Les passagers en partance pour Mombasa sont priés de se rendre porte 17 pour embarquement immédiat».

Un mot résonna dans sa tête «MOMBASA». Elle aussi, il y a bien longtemps avait pris cette destination. Elle replongea dans ses pensées en marmonnant «MOMBASA, MOMBASA». Puis elle leva la tête et tendit l'oreille à l'écho que lui renvoyait le nom de cette ville.

MOMBASA, ce nom ne lui était pas étranger, elle se laissa lentement envelopper par le parfum de l'Afrique. Dans cette évocation muette, elle entendait la voix grave de son père, conteur et repère de son enfance...

Nous vivions à Djanet dans le sud algérien, Olivia et moi.

Nous étions tous les deux instituteurs dans une petite école

trois ans avant les événements qui déchirèrent ce pays.

En ces époques-là, notre bonheur n'était pas complet: nous ne pouvions avoir d'enfant. Au fond de nous-mêmes, nous ressentions une certaine misère affective que nous partagions sans le moindre mot, ni l'expression de la plus petite amertume.

Aussi notre métier d'instituteur nous permit de canaliser ce manque et nous nous investissions entièrement dans l'éducation des jeunes enfants qui fréquentaient notre petite école.

C'est par une indiscutable providence que notre vie bascula dans ce que nous pouvions enfin nommer le bonheur.

Par une chaude nuit de juillet, quelqu'un frappa à notre porte et nous remit dans les bras un enfant enveloppé dans une couverture. L'individu au visage tatoué semblait pressé et nous marmonna que des Touaregs l'avaient abandonné sur un sentier car ils n'avaient pu le vendre. Ils devaient quitter précipitamment la région et ne voulaient pas s'encombrer d'une bouche à nourrir qui ne soit pas des leurs.

Le personnage recula dans l'obscurité et disparut aussi vite qu'il apparut.

Surpris dans notre sommeil, je me souviens être resté immobile et abasourdi, tenant dans mes bras un petit être frêle et tremblotant. Enfin, un souffle se fit entendre, Olivia retira délicatement la couverture qui protégeait l'enfant. Elle dormait ou feignait de dormir. Son visage était basané et ses lèvres saillantes et brunes. Ses cheveux noirs comme l'ébène étaient tressés en une multitude de nattes. Son corps était drapé dans un tissu coloré rouge et beige. Elle devait avoir six ou sept ans probablement!

Un objet insolite attira mon attention: une petite

chaussure tressée de fibres végétales était suspendue à sa ceinture.

Olivia et moi, nous nous sommes regardés un long moment. Un sourire s'esquissa sur les lèvres d'Olivia et une lueur que jamais je n'avais lue dans le regard de ma femme illumina ma plus profonde nature.

Le lendemain matin n'était pas un jour de classe, mais un jour d'approche: au petit matin, l'enfant était debout devant notre lit et murmura: «Laïra. Laïra. Laïra».

- «EUH, oui, je crois que c'est l'heure des présentations. EUH, Laïra, voici Olivia, et moi, EUH (fis-je en tapotant mon sternum)moi c'est Samuel!».

J'eus le sentiment que cette brève apparition était purement allégorique.

Laïra ne parlait pas le français et rien qui ne ressemblait à de l'arabe.

Olivia fit très vite son apprentissage de jeune maman et se chargea d'apprendre le français à notre fille. En ce qui me concerne, j'ai appris rapidement mon rôle de père, mais les longues promenades de fin d'après-midi ne m'informèrent pas du passé de Laïra. Son jeune âge et les rudiments de son langage laissaient planer bien des ombres et des interrogations.

Je ne revis plus l'homme qui nous porta l'enfant. Je sus néanmoins que les Touaregs qui quittèrent Djanet les jours qui ont précédé notre rencontre avec Laïra étaient des Touaregs sahéliens et non sahariens.

Les Touaregs sahéliens nomadisent des territoires septentrionaux du Sahel malien et nigérien, ils vont jusqu'à faire des incursions au Soudan et en Ethiopie.

Je n'avais aucune piste concrète et déjà je réfléchissais aux questions que l'adolescente me poserait dans quelques années: «Papa, qui suis-je?».

Laïra grandissait et son développement était normal. Elle apprit très vite le français. Cependant, elle se tenait toujours à l'écart des autres enfants. Elle était renfermée, plutôt farouche. Quelquefois, elle balbutiait à voix basse un dialecte que je ne parvenais pas à identifier. Elle s'envolait dans de grandes rêveries sublunaires: son regard était fixe; ses yeux presque révulsés. Elle caressait affectueusement cette chaussure qui pendait à sa ceinture. Cette prostration m'inquiétait et je redoutais sérieusement qu'elle développât des troubles psychoaffectifs irréversibles.

Les époques troubles en Algérie commencèrent.

Dans une première étape, nous avons demandé notre mutation sur la côte oranaise. Ce fut accordé après bien des lenteurs et des procédures administratives. Nous avons quitté le grand Sud pour Oran, l'été 1959.

Pour préparer Laïra à ce nouveau voyage, j'avais un argument (j'ignorais alors, que celui-ci allait déclencher l'épanouissement de notre fille et la libérer de sa parenthèse atavique): «Laïra, nous allons partir de cette région et tu vas découvrir quelque chose d'aussi grandiose que le désert, sauf que c'est une immense étendue d'eau, Laïra, tu vas voir la mer!»

- La mer ! La mer ! La mère !!! Oh oui Papa, je veux voir la mer».

Et Laïra découvrit la mer.

L'école où nous enseignions ainsi que notre habitation se trouvait dans un petit village de pêcheurs non loin d'Oran.

La mer était bleue, verte, argentée, autant de couleurs et de mouvances que l'enfant en tituba d'extase en faisant ses premiers pas dans l'eau. Un geste de sa part cependant ne put m'échapper. Elle attrapa sa chaussure et la pressa discrètement sur son cœur; et elle s'écria en riant : «La mer ! Papa, Youpi LA MER.»

Au crépuscule, nous étions assis tous les trois sur le sable, contemplant la palette flamboyante de l'audacieuse étendue d'eau. Laïra ne pouvait rester muette devant un tel spectacle.

«Dis mois Laïra, cette...chaussure que tu portes c'est ton porte bonheur !

- Oui Papa, c'est ma mère qui me l'a faite et donnée autrefois.»

Un long silence plana. Olivia et moi osions à peine nous échanger un regard, mon cœur cognait si fort après le premier aveu de mon enfant apatride.

Je pouvais à peine reprendre ma respiration, cachant mon émotion tant bien que mal, je poursuivis avec une infinie douceur :

«Laïra, ta mère, te rappelles-tu de ta mère ?

- Je me rappelle de ma mère et de mon père et de tous ces chameaux aussi. Nous gardions des chameaux devant une grande mer comme celle-ci.

- Mais pourquoi ta mère ne t'a confectionné qu'une seule chaussure ?.

- J'en portais deux en fait, mais un soir des hommes habillés de sombre, aux visages cachés par un turban noir !..».

Sa voix se mit à trembler d'émotion, des larmes jaillirent et son visage exprimait l'effroi, son regard s'enflammait de haine. Elle finit son histoire dans un désordre onomatopéique.

Je la pris dans mes bras et la serrai très fort. Je compris que cette chaussure, la mer et sa symbolique homonymique avait provoqué un choc émotionnel : ses souvenirs revenus à la surface de cette mer désarçonnante l'expulsèrent au dehors de cette silencieuse muraille où elle vivait recluse.

J'aurais bu toute cette immensité marine pour que ma fille ressorte de cette brutale expérience saine d'esprit.

Trois nuits sans dormir, à veiller Laïra.

Elle avait donc perdu une chaussure au moment du rapt et en souvenir de son passé perdu, elle avait gardé cette chaussure, unique objet qui la reliait physiquement à sa mère.

Pendant ces longues nuitées, je cherchais, calculais, réfléchissais. J'avais quelques éléments de plus. Ses parents étaient pasteurs, mais je doutais fort que ce fut au bord de la mer.

J'étais dubitatif. Peu-être s'agissait-il d'un lac ? Deux étendues d'eau pouvaient ressembler à une mer, je pensais au lac Tchad et au Turkana. Le Turkana me paraissait être un territoire trop éloigné géographiquement pour y être exploré

par les Touaregs.

Je retenais le lac Tchad au cœur du Sahel.

Mes connaissances limitées en géographie humaine me désespérèrent.

La Guerre d'Algérie explosa ! Un nouvel exode se préparait. Les événements nous propulsèrent à Paris l'année suivante. La gravité de la situation et la précarité dans laquelle nous vivions en Métropole mirent un terme provisoire à mes investigations. Laïra la nomade était saine et sauve. C'était un essentiel qui nous fit entrevoir une nouvelle existence plus paisible.

En d'autres contrées, d'autres temps...

Moffat et Wachira vivaient au sein d'une communauté appelée Gabbra. Ces nomades qui s'étaient installés sur les berges du lac Tchad appartenaient à un groupe ethnique très important et très pacifique : les GALLAS. Cette ethnie couvrait jadis toute l'Afrique centrale, on les retrouve aujourd'hui pour l'essentiel au Kenya et en Ethiopie. Ils sont monogames bien qu'en partie islamisés.

Au début des années 50, une grande sécheresse s'abattit sur la région et fit périr le bétail, principale ressource des Gabbra. Le village de Moffat et Wachira entreprit une nouvelle migration pour des terres moins hostiles et moins arides. Ils décidèrent de rejoindre une autre communauté Gabbra qui vivait bien au sud, non loin du lac Turkana dans une réserve appelée Marsabit en territoire kényan. Le voyage était long et très éprouvant.

Ils virent au fil des semaines leurs vieux compagnons mourir d'épuisement et de malnutrition. Leur bétail dépérissait pour les mêmes raisons.

Moffat et Wachira possédaient six chameaux à leur départ. Lorsqu'ils aperçurent Marsabit la vertueuse, ils ne possédaient plus rien. Ils arrivèrent pendant la saison des pluies et la nature célébra leur arrivée par des offrandes : une myriade de couleurs et de nuances de verts et gris que leurs yeux fatigués perçurent au début comme d'insaisissables mirages.

La généreuse floraison des roses du désert ainsi que celle des flamboyants leur insufflèrent un courage supplémentaire pour un nouveau commencement.

La réserve de Marsabit fut plutôt accueillante. Certains se retrouvaient après bien des années de séparation. Seule Wachira demeurait muette et résignée, le visage dur.

Wachira était une très belle femme, très grande, l'allure fière, presque distinguée. Son cou était paré de plusieurs colliers en malachite et en verdite qu'elle avait faits elle-même.

Elle portait une robe rouge et jaune marquée à la taille par une ceinture de perles au bout de laquelle pendait une toute petite chaussure d'enfant faite de fibres végétales.

Le couple s'installa dans une habitation traditionnelle faite de boue séchée et de palmes. Malheureusement, Moffat s'éteignit trois semaines après son arrivée; le paludisme, l'épuisement avait usé ce personnage autrefois si valeureux.

Wachira était désormais seule. Bien que prise en charge par sa communauté, elle songea sérieusement à rejoindre son frère Jomo qui habitait à Malindi, au nord de MOMBASA sur l'océan indien. Elle avait appris par des voyageurs qu'il était devenu pêcheur et emmenait des touristes en mer pour la pêche au gros.

Il fallait profiter de la saison des pluies pour faire ce voyage. Elle prit sa décision et fit ses adieux à ses amis. Près de 1500 kilomètres séparaient Marsabit de Malindi. Quand elle arriva, deux saisons des pluies s'étaient écoulées.

Jomo et Wachira ne tardèrent pas à se retrouver à Malindi.

Lorsqu'un étranger arrive dans un village tout le monde sait très vite qui il est et pourquoi il vient !

Après la joie de ces miraculeuses retrouvailles, Jomo emmena sa sœur chez lui à Suli, un petit village en bordure de l'océan. Wachira découvrit la mer pour la première fois. Ce spectacle l'enivra mais elle eut très vite un pincement au cœur. L'océan lui rappelait le lac Tchad, où elle vivait il y a bien longtemps entourée des siens.

«As-tu quelques chameaux dont je pourrais m'occuper Jomo, pendant que tu pêches ?

- Des chameaux ! ha ha ha (il riait de bon cœur) des chameaux ! Mais c'est fini les chameaux, Wachira. Ici plus de chameaux. Ici c'est des schillings, des dollars mais pas de chameaux !

Mais sais-tu que dans une journée je peux gagner jusqu'à 300 dollars en emmenant un groupe de touristes sur la barrière de corail ? Et sais-tu combien 300 dollars ça représente de chameaux ?

- Bien, non Jomo, dis-moi combien ?

- Bah (fit-il d'un air embarrassé) euh ! Je n'en sais rien, je ne connais pas le cours du chameau, et puis je m'en fiche complètement.

- Jomo, j'ai l'habitude de travailler. Que puis-je faire ?»

Il observa sa sœur de la tête au pied et lui suggéra de vendre des objets artisanaux qu'elle aurait confectionnés elle-même.

«Ah j'oubliais un détail, il faut que tu apprennes l'anglais. C'est primordial...Si tu veux gagner des dollars.»
Et il disparut en s'esclaffant et en chantonnant : HEY JOMO THE KING OF THE TANGO.

Wachira lança un dernier regard sur la mer. La lumière douce du coucher du soleil lui procura un bien être physique; instinctivement, elle saisit la petite chaussure et la serra dans la paume de sa main.

«KARIBUNI* SAMUEL, KARIBUNI KENYA» s'écria le professeur HUSTONE dès qu'il m'aperçut à l'aéroport de MOMBASA. J'étais heureux de retrouver mon éminent collègue et ami venu nous accueillir. Après la chaleureuse accolade, je m'empressai de présenter ma fille Laïra qui était devenue une

belle jeune fille de 19 ans.

À notre arrivée à Paris en 1960, on m'offrit un poste dans Paris même. Olivia décida de se consacrer à l'éducation de notre fille. Alors que je me promenais dans le quartier latin par une agréable soirée de juin, une idée germa dans mon esprit. Je me rendais compte que je côtoyais chaque jour un immense complexe universitaire et que je pouvais peut-être entreprendre des études. Olivia m'y encouragea sans la moindre hésitation. C'est ainsi que je me suis retrouvé sur les chemins escarpés de l'ethnographie quelques années plus tard et que je fis la connaissance de Lorens HUSTONE, archéologue et africaniste.

Notre sympathie l'un pour l'autre se transforma en quelques mois en de solides liens d'amitié. Cette amitié était cimentée par le même engouement pour l'Afrique. J'ignorais ce qu'il y recherchait au fond de lui même. Je suppose qu'à la seconde où il rencontra Laïra, il élaborait la réponse à la même question que je me posais à son sujet.

Lorens m'avait donc invité à un voyage d'études à Malindi, une ville arabe où quelques années auparavant il y fit quelques découvertes intéressantes. Il souhaitait parachever ses travaux et me suggéra mon aide.

C'était l'occasion rêvée pour que Laïra vive ses premières étreintes avec son passé.

Les travaux étaient bien avancés, Laïra participait aux

* Karibuni signifie : bienvenue en swahili.

* Safari vient également du swahili et veut dire voyage.

fouilles sur le site arabe ainsi qu'aux différentes enquêtes et recherches auprès du Musée de Nairobi.

Le travail de Lorens s'acheva en temps et en heure.

Après un court safari* de quatre jours en territoire Masaï, Laïra et moi nous sommes accordés quelques jours de repos chez Lorens, à Suli, un pittoresque village en bord de l'océan.

C'est sur la plage que nous avons été accostés avec insistance par un nommé Jomo qui nous proposait une ballade sur la barrière de corail. Celui-ci, incontestablement bon vendeur, me fit un prix «d'ami». J'acceptai l'excursion pour la modique somme de 100 dollars.

Le fond de son embarcation était en verre de sorte que l'on pouvait apercevoir de fabuleux poissons de toutes les couleurs. Laïra se laissait glisser d'émerveillement en étonnement. Très curieuse de suivre les poissons dans leur danse effrénée, Laïra se pencha malencontreusement sur une planche mal fixée et tomba à l'eau.

Quand elle refit surface, elle riait et nageait au milieu de ces nouveaux compagnons. Jomo me lança un regard rassurant : pas de danger.

Au bout de quelques minutes, je mis malgré tout un terme à cette escapade neptunienne en ordonnant fermement à Laïra de regagner le bateau.

Elle remonta la moue boudeuse et me tourna volontairement le dos en signe de protestation.

Je fis signe à Jomo de nous reconduire sur le rivage. Tout à coup, un cri rauque et déchirant me coupa le souffle.

«Papa ! Papa ! MA CHAUSSURE, MA CHAUSSURE».

Elle hurlait, son visage se tuméfia, elle suffoquait d'accablement.

Jomo ne comprenait rien à la situation, pourquoi aurait-elle perdu une chaussure puisqu'elle en avait à chaque pied ! Et tant de cinéma pour une chaussure !

Nous nous sommes effondrés sur cette plage où nous sommes restés muets et désabusés devant cette mer devenue soudainement cruelle.

En cette chaude nuit de juillet, alors que nous ne parvenions pas à trouver le sommeil, quelqu'un frappa à la porte.

C'était pleine lune, une femme apparut distinctement sur le seuil. Immédiatement, son regard se posa sur Laïra et sans le moindre mot, elle défit sa ceinture et tendit à ma fille la petite chaussure qu'elle portait en souvenir d'un autre temps.

Wachira s'exprima :

«J'espère que celle-ci saura te consoler, Laïra.

- Comment sais-tu mon nom ? Pourquoi possèdes-tu la même chaussure que moi ?

- J'ai connu jadis une femme qui avait perdu sa petite fille, il y a une quinzaine d'années environ. Elle me pria de garder cet objet précieusement en guise de remerciements pour les soins que je lui prodiguais. Dans son dernier souffle, elle me murmura un prénom : Laïra.»

Dans une émotion contenue la tête haute, Wachira me fixa avec insistance plusieurs secondes. Je perçus qu'elle recherchait avec finesse ma complicité.

Wachira était bien la mère de Laïra.

Ayant compris qu'elles étaient séparées à tout jamais par leur culture, leur itinéraire personnel, mieux valait qu'elle soit morte aux yeux de son enfant.

Je fis l'effort surhumain de retenir mes larmes et d'être à la noble hauteur de cette femme exceptionnelle.

Laïra pleurait silencieusement en caressant sa nouvelle chaussure qui portait encore l'odeur de sa mère. Elle remercia humblement Wachira en swahili : «Asante sana».

Wachira se retira.

- Ca te dirait une promenade sur la plage Laïra ? Il fait pleine lune.

Nous avons marché sur le sable pendant des heures silencieusement. Je rompis le silence en invitant Laïra à nous reposer sur un récif face à la mer.

«Sais-tu que la nature recèle d'innombrables mystères qui prêtent à la rêverie et invitent à l'incorrigible curiosité de l'homme. Tu vois en face de toi : la barrière de corail; et bien, tu assistes sans le savoir à un phénomène unique ! Chaque

année et dans tous les océans du monde, le premier soir de la première pleine lune de juillet, les coraux qui sont des matières vivantes laissent échapper de minuscules polypes qui s'élèvent dans l'eau. Ces milliards d'individus choisissent un compagnon et s'accouplent le temps d'une nuit. Enfin, ils retombent avec légèreté sur les coraux pour y déposer des œufs voués à la reconstitution du corail.

- Elle est très belle ton histoire, quand je pense que ma chaussure flotte au milieu de tous ces amoureux. HUM ! Elle doit se sentir bien seule !»

Sans dire un mot, elle s'éleva sur le récif et dans un ample mouvement du bras lança sa chaussure aussi loin qu'elle pût.

«Laira, je crois que ta mère aurait approuvé ce geste.

- Tu as raison Papa, et puis je ne vais tout de même pas marcher à cloche-pied toute ma vie !»

Plus jamais nous n'avons parlé de cette histoire. Mais j'ai toujours eu l'intime conviction que Laira avait reconnu sa mère en Wachira.

Il n'y eut d'ailleurs pas d'adieux.

Le lendemain matin à l'aube, un taxi nous attendait pour nous conduire à MOMBASA. J'apercevais Jomo l'air avachi sur la vieille Bentley qui vrombissait.

Il m'écria tout en s'étirant : «une belle journée qui s'annonce pour une sortie en mer.»

«Salut Jomo. Ah, oui j'oubliais, mille excuses, c'est 100 dollars si je me rappelle bien !

- Oui, 100 dollars, un bon prix pour toi PAPA»

L'inespérée

*Ne me laissez donc pas courir jusqu'à me perdre.
Je n'ai pas reçu la faveur de pleurer mais d'avoir peur.*

Odysseus ELYTIS

*La vie en direct te fait peur
alors tu as décidé de mettre un filet
au-dessous de tes désirs (...)
au-dessous de tes délires,
de devenir ton propre flic.
Tu ne risques pas de tomber
mais tu n'as plus l'espoir de t'envoler.*

Angélique IONATOS

Paupières embrasées, elle oscille au rythme d'un balancement inconnu. L'espace autour d'elle défie les habitudes. Ses mains reconnaissent l'alliage surprenant du bois et de l'acier, perçoivent une chaleur inaccoutumée.

Elle attend.

Elle s'attend.

Hésitante, entre rêve et réalité, elle se berce d'étrangetés. Seule la musique diffusée par les haut-parleurs parvient à l'extraire définitivement du sommeil. Sur le pont, les corps endormis se défroissent. Elle les enjambe, les évite, pour contempler seule la ligne fragmentée des côtes turques. Echappées des racines attiques, les îles, au loin, déroulent leurs os de cétacés.

Elle fait sien ce réveil, le respire, le touche, s'enivre de son unicité. Son corps se mêle intimement aux volumes naturels, à la pesanteur antique des ocres sur les bleus. Il réintègre une densité depuis longtemps dispersée.

La pensée s'échappe, celle des indécisions. Elle sourit à ses audaces.

Emerveillée, elle observe la roche vibrante de mémoires et d'exils accoster au terme de son voyage. Ignorant la proximité gémellaire de l'Orient, l'île incurve son échine incendiée vers la profondeur mythique de la mer.

Le port l'accueille comme une enfant inattendue. Elle se glisse entre ses flancs étroitement serrés, heureusement anonyme au cœur des gesticulations et des cris. La multiplicité complexe des odeurs l'assaill. Elle les enregistre sans discernement. Se contente, enfin, de recevoir.

Le village s'enroule au pied des collines sèches. Elle contourne les quais, grimpe les escaliers pierreux, serpente dans un entrelacs de venelles abritées par des treilles séculaires. Elle s'arrête régulièrement, presque sans s'en apercevoir. Son regard surprend un temps distinct, comme un étirement parallèle à sa marche lente. A peine chargée, elle avance, déjà légère d'avenir. L'air accorde sa mobilité aux mouvements de son corps.

La maison, au bout du village.

Elle pousse les contrevents bleus.

Le soleil libéré plante ses javelots brûlants sur l'unique table de la pièce. Elle ouvre son sac, en dépose le contenu sur l'immensité de bois sombre, lentement, presque courageusement.

Une rame de papier et un stylo sont ses seuls bagages.

Debout au centre de l'ancienne salle commune aujourd'hui désertée, elle goûte religieusement le temps de l'attente ultime. Elle sait, avec force et conviction, que c'est ici, au cœur du dépouillement et de la durée, que s'érigeront les mots. Les années suspendues aux secondes s'exposent au vide de la précipitation; elle retient la tentation de l'immédiat.

Elle attend.

Elle s'attend.

Le soir glisse des fragrances cosmiques entre les vantaux de la porte fenêtre. Fatiguée, elle s'étire; tant de rêves à conquérir... Elle en a dessiné le territoire natal dans cette pièce déserte, aux confins de deux continents. La nuit jeune et tiède lui propose l'abandon. Elle sort, trace avec ses doigts des mots à venir sur le blanc-papier des murs, suit les contours mauves des ombres, longe les façades chaulées jusqu'au port.

Atablée au bord d'un bassin immobile, elle reconnaît la complicité nouvelle des instants. La suavité du vin résineux adoucit sa gorge volontairement muette, exacerbe les fourmillements impatients de ses mains saturées de mots.

Les mots des autres, les œuvres des autres, la vie des autres. Partir...

Elle n'a pas abdiqué; elle cherche un présent qu'elle ne s'est jamais accordé. En elle, depuis si longtemps qu'elle est incapable d'en évaluer l'exacte révélation, veillent des poèmes déjà calligraphiés sur un filigrane imaginaire. Elle en connaît le souffle, les rythmes accentués.

Sa vie s'est resserrée autour d'une nécessité. Elle a réveillé le désir. Elle a tout quitté pour parler sur lui.

«Elle est née du mouvement et du son perpétuels, un monde jailli de la main de l'homme, dressé à l'équerre du ciel.

Dès l'enfance, la solitude a aiguisé son autre regard. Elle a appris en silence l'œil lointain, celui, perceptif, tendu vers l'intérieur de l'extérieur. Elle a reconnu, comme un legs amnésique, la bipolarité du voir. Immobile au centre des gravités, elle a percé — yeux, mains, cerveau — l'illusion des lumières

artificielles. L'au — delà des rouges lui enseigna l'avers et l'envers de toutes choses, leur petitesse et leur grandeur, leurs multiples interprétations.

Elle est née des angles et des aveuglements, ceux qui implorent d'eux-mêmes, triangulaires et acérés, au détriment de l'innocence. La géométrie de son apprentissage n'altéra pas ses découvertes intuitives. Elle en retint un savoir filtré, l'expérience parfois douloureuse de sa différence, et une méfiance exagérée à l'égard d'elle-même et d'autrui.

Dès l'enfance, elle conçut l'incertitude.»

Le port, au rythme millénaire du sommeil, se retire lentement en ses terres. A sa surface, à peine audibles, crépitent les réverbérations laquées des étoiles.

Elle remarque le môle désert, l'attente fatiguée du serveur. Règle la note.

Un à un, les bruits assourdis du village la pénètrent de leur fugace vitalité. Engourdie, elle frotte ses poignets aux violets sombres qu'exhale la terre. Elle en recueille l'haleine, à pleine bouche. Buveuse d'outremer... Son front succombe à la tendresse du soir. Le silence, léger comme un papillon aux ailes de tulle, frémit d'une telle perfection. Des exclamations lointaines — et pourtant si proches, de l'autre côté du ponton — rehaussent l'éphémère plénitude. Elle accepte la douceur passagère du vertige, longe les restaurants et les cafés qui déversent — rais d'or, rais de bronze — leurs fictions sur la pierre.

Une réunion politique rassemble les hommes au Grand Café. Boiseries désuètes, plafond inaccessible encordé aux ventilateurs, sciure de pin sur le plancher martelé par des générations de pères et de fils.

Les femmes, enclavées dans l'embrasement des portes, se

teignent de nuit noire. Elles parlent, commentent, en égrenant inlassablement les larmes ambrées des arbres.

L'invisibilité de l'heure la retient au sommet de la torpeur.

Trancher la mémoire en parts inégales et subjectives, les unes vouées à l'oubli, les autres jetées en pâture à l'exigence des mots...

La lune lance sur elle son poing de fer blanc. Visage renversé, elle incendie ses paupières de lumière drue et violente. Elle sait la nécessaire confrontation avant la délivrance du geste. Elle devine, sans l'anticiper, l'étirement de la nuit-clepsydre. Résolument, ses yeux noyés de contrastes s'arriment à l'indiscernable stabilité de l'horizon.

«L'incertitude lui fut transmise par la mémoire — incarnée avant d'être née, elle perçut (sans jamais parvenir à en traduire la légitimité) sa propre abondance, une connaissance fondée sur une indicible antériorité — autant que par l'épreuve de la réalité.

La maison-forteresse assiégée par le dedans, tendue de miroirs aveugles et pavée d'échos monosyllabiques... Apatriée en ce lieu d'automatismes rythmé par le martèlement convulsif de la mécanique et des chaînes, elle se retrancha derrière la vitre minuscule, de l'autre côté de ce qu'elle pensait être la mort.

Maison tribale : Elle qui s'affirmait Il; Lui, lui, lui, et puis elle, l'enfant non nommée, désignée au sort de leur impunité. Egarée en eux. Egarée pour eux. Enfin le dernier né, rieur, tendre comme l'inconnu. L'enfant-roi...

Lui, héritier putatif, fils esclave de son géniteur, se détourna des indices de sa paternité. Lui, pièce éternellement secondaire de sa propre industrie, machine entravée aux

machines, s'y pendit.

Elle se voulait II, imprima son acier sur le malléable de sa défaite. Dictature matriarcale, ascension harassante vers le pouvoir et l'usurpation d'une généalogie. Par l'ordre et la terreur, au nom des pères et des fils, ses yeux froids d'interdits arbitraires exigèrent — et obtinrent — soumission. Vraiment, elle fut le digne fils de son père.

Lui et lui, aîné et cadet, partagèrent le butin de son corps infantile. Elle, troisième née, isolée dans une féminité accordée par mépris, fille de l'indifférence et la vindicte, coucha son enfance sous le fardeau de ses frères. Nuits ahanantes dépeceuses d'histoire, souffles mortifères, germes de désirs, celui — atroce — voué au lent emmurement.

Elle protégea le benjamin; l'enfant malade blottit sa poitrine broyée par les silences hurleurs dans l'amour maternel de sa sœur.

L'enfance se déroba. Elle en ignore la chronique originelle. Lui restait le souvenir du souvenir, témoignage indirect d'un consensus illusoire qui légitimerait des années durant la surface acceptable du chaos.

Sa mémoire naquit à la douleur. L'eau menaçante et noire de présages submergea la nuit du premier souvenir.

Elle échoua, ruisselante d'alluvions, au seuil du second territoire.»

Les doigts sur son visage hachurent la perspective oculaire, mêlant au présent les brisures vermiculées du passé. Elle retire sa main, la repose doucement sur ses hanches. L'espace réveille son corps à la mobilité; yeux offerts, elle se fond dans l'harmonie picturale de l'île. L'atmosphère l'accueille avec une bienveillante discrétion, libère pour elle des essences

de fleurs marines.

Guipées de soies lunaires, les rues hissent la mer de portes en fenêtres, la répandent sur le safran des tuiles et la blancheur bleutée des terrasses. Les tonnelles bruissent du souffle salin.

La nuit s'avance vers elle, l'invite au repos de l'esprit. Lasse, presque abandonnée, elle s'appuie sur la brise pour gravir les escaliers. Les pierres déhanchent sa marche, en absorbent l'inutile pesanteur. Les façades, tavelées de verts aquatiques, escaladent la colline. Indices incontournables du vieillissement de l'homme et de la matière, les courbes murales — angles polis, arêtes érodées par la pression quotidienne des paumes — soutiennent son ascension nocturne. La sueur sur sa peau comble les sillons creusés par la mémoire. Roule, se déverse, embaumée par les senteurs suaves et pénétrantes des seringas et des jasmins palissés.

La maison aux volets bleus.

Elle pousse la porte de bois écaillé, longe le couloir sombre sans même apercevoir la chambre. Au centre de la pièce, la table. Le stylo. Le papier.

Attendre. Attendre encore.

Adossée au mur, elle voudrait se dissoudre en lui. Se fondre dans les zébrures blanches et noires que filtrent les jalousies. Ses poings martèlent la rage de son ventre infécond. Insensiblement, son corps apprend le balancement hypnotique de l'enfance. Seule dans la nudité lapidaire d'une demeure étrangère, aux heures redoutables de la nuit, elle descend, descend, descend en elle.

«La réalité lui révéla l'immanence du paradoxe : chaque acte, chaque pensée, chaque volonté lui semblèrent se

compléter de sens adverse.

La lente décomposition de son enfance, tel un cauchemar, l'initia à son extrême et symétrique transposition : le rêve afflua. Elle s'y était aventurée au commencement des mots, vaste étendue de jeux qui développait à l'infini ses improvisations ludiques. Insensiblement, ses incursions fictives s'intensifièrent, créant à son insu de dangereuses correspondances. Aimantée, aspirée par le mythe, elle progressa vers l'apesanteur. Le rêve se fit illusion, cancer insidieux dévoreur de réel. Absente à elle même — temps des vides dans le vide — elle distribua les fantasmagories d'une existence non vécue. Jeu de vie, compositions factices... D'elle ne subsistèrent que les histoires de l'histoire.

Entre irréalité et quotidienne violence, elle s'écartela : elle et elle, illisible opacité du miroir. Elle contre elle, vaines tentatives d'anéantissement. Elle et elle, pourtant, tentèrent l'impossible duel.

A l'ombre des interdits, elle découvrit la force des mots — poésie de la rage et de la grâce. Elle s'y enracina, exigeant d'eux l'absolu de leur substance. Elle explora les rythmes, juxtaposa l'inconciliable. Les chemins bouleversants de la Beauté lui révélèrent une voix méconnue, vertigineusement absente : la sienne, voix-tambour de son identité. Elle-qui-se-voulait-Il, ordre et terreur, décréta l'Autodafé. Elle, se couvrit de cendres. Le poème s'imprima au plus féminin de son ventre doublement mutilé. Matrice de mots...

Son corps impitoyablement modela son effroi. Il s'obstinait, grandissait, précisait les contours menaçants de sa féminité; identité maligne vouée aux gestes fratricides.

Mains fébriles des hommes, caresses des femmes, elle échoua, excentrée, au bord d'elle-même. Flux, reflux, elle

assaillait, rétive et volontaire, la gradation lapidaire de sa chair. Nuits amnésiques du non désir, nuits expiatoires que rendait incompréhensibles la progression de l'oubli, ce lent démantèlement de la mémoire blessée. Vaincues, ses hanches marmoréennes se résignèrent à l'exil.

En un mouvement restreint, elle reconnut l'espace, y inscrivit la nécessité utilitaire de son corps, et détourna le temps.»

La nuit a dispersé la lumière. Le village, en contrebas, s'est imprégné de mer. Seul résiste le fanal à demi-noyé; trois alternances lumineuses balaisent l'arête supérieure de la fenêtre hermétiquement close. Vers le phare... Un instant, elle s'identifie à la course éclipique du premier trait, éclair blafard aussitôt absorbé par le bleu ardoise des ténèbres.

Enroulée sur elle-même, elle mure le triangle aveugle, le triangle mort de la pièce. Elle se terre, s'enlace, elle est l'angle obscur déserté par la lune. Extérieur et intérieur confondent leur compacité, enserrant son corps de teintes froides et silencieuses. L'île, le village dans l'île, la maison dans le village... Trois cercles concentriques, trois rais de lumière et elle, immobile, au centre d'un diamètre théorique qui repose sur la pierre.

Douloureuse, elle soumet son regard au rythme lancinant des signaux marins. Elle n'en perçoit qu'un reflet brisé par l'encoignure de la vitre, mais il lui suffit. Le mouvement semi-circulaire l'hypnotise, son corps en épouse la cadence monotone, un, deux, trois, elle fragmente la durée, compte doucement, un...

Sa gorge recèle un cri. Elle se tend, s'arc-boute au vide. Elle pressent, comme une rumeur sourde, l'imminence d'une déchirure. Sa nuque, à peine un geste, s'est incurvée. Eau et sel

atteignent enfin le point culminant du village, déferlent dans la salle commune de la maison au volets bleus.

Victorieuse, elle abandonne à la triade syncopée le noir et le glacé de ses silences.

«Le temps fut pour elle une succession linéaire de signes illisibles, une passerelle instable suspendue au Néant dont les traverses, à peine frôlées, se désintégraient dans l'immatérialité d'un vide macroscopique. Temps de l'instantanéité... Sa négation, en effaçant l'histoire, oblitérait l'avenir. Elle chemina à ses côtés, guetteuse de vie, à la recherche des mots.

Les mots : impossible réappropriation du Verbe. Elle recueillit les mots des autres, les œuvres des autres, dans une langue adoptée pour son goût de grenade mûre et sa couleur Terre de Sienne. Des poètes censurés, des écrivains proscrits, elle traduisit l'amer et la douleur, la sève germinale que l'exil délivrait. Bannie de son propre territoire, elle, dont les racines se confondaient avec le silence, se retint à d'autres souvenirs.

Son corps, en vain, défia l'enfance. Sexe solaire, pôle magnétique de l'altérité et de la fusion, elle en soupçonna l'indicible cri. L'éperdument bruit de la mémoire le foudroya.

Elle soudoya l'errance, déambulation incertaine sans commencement ni achèvement. La nudité des murs — partout identiques dans leur abstraction et leur fade neutralité — démantelait l'espace. Elle marchait sans laisser d'empreintes, la cité l'engloutissait. Temps de l'exode... La peur, chaque fois, la rattrapa.

Toutes forces livrées à ses combats, elle vécut guerrière, acharnée de vie. Entre deux abîmes, elle s'ancra au plus idéal de la pensée; univers cathartique dont elle visita chaque méandre,

jusqu'à la désespérante lucidité de l'absurde.

Les voies nues de l'art lui semblèrent les seules possibles.

Par la grâce de la création, le mouvement rejoint la pensée, ouvrant sur des au-delà qui dépassent, outrepassent la condition humaine. L'art, lieu unique et sublime de viabilité des paradoxes, fissure terrible au cœur des apparences. De ces mondes évasés issus du réel s'élèvent les voix de la différence, les gestes capteurs d'absolu.

Chercheuse de mots. Ses mots.

En noir sur le noir, ses mains vierges de présages délinèrent l'interminable poème, celui non écrit destiné à l'avenir.

Temps des balbutiements, précurseur de la réconciliation.»

L'Aube, amarrée par la nuit, dépoitraille les sommeils. Elle darde vers la terre ses seins affamés de nouvelles. Le ciel, et la mer, et les jardins irisés de l'air, délèguent à son étrave le pouvoir incessible du jour. Irradiée, elle escalade la colline. A peine prend-elle le temps d'éclabousser le village; elle court.

Vers la maison aux volets bleus.

A l'intérieur, le grès rouge absorbe les derniers cristaux des heures obscures. Eau et sel... La maison bruisse d'une présence insistante qui scande obstinément l'appel eurythmique de l'éveil.

Elle observe son ventre, reconnaît la tentation lumineuse de l'avenir.

Les murs étreignent les rêves — tant de rêves à conquérir. L'ombre attend le geste.

Déployée, elle traverse la densité saline de l'espace.
Ouvrir, maintenant.

A toute volée, elle repousse les battants bleus.

L'Aube la transperce.

Elle vacille, franchit la distance infime qui sépare le
jour de la nuit. Un pas.

Elle surgit à elle-même, femme verticale aux reins
tatoués de mots. Voix-tambour, rythme assourdissant de son
identité.

L'aube — elles se regardent — envahit la demeure et brûle
de pourpres fulgurants la surface nocturne des pierres.

Elle sourit à l'embrasement. Son corps s'offre sans
retenue aux météores incendiaires. Accoudée à la balustrade de la
terrasse, elle surplombe le village dressé face au Levant. L'île...
Ses hanches larges accueillent le mascaret solaire.

Au loin, les oliveraies en espaliers s'arc-boutent à la
sécheresse des coteaux. De générations en générations, les
arbres tordus par l'âge et les vents racontent la même histoire,
celle d'une poétesse exilée, dixième Muse, en terre d'Eressos.
Les pins pinastre la murmurent, fredonnant le nom d'Atthis
à l'oreille du réfugié, l'enfant prodigue nourri de poésie. De
lui, le ciel se souvient, aussi la roche et les racines noueuses
qui colportent, pour qui sait entendre, la légende authentique
d'une meneuse de brumes.

Attentive, au sommet du village, elle écoute le chant
insulaire. Ses mains d'accoucheuse accompagnent le contralto
qui, dans ses filets d'ambre, hisse le mythe et la réalité.

Les mots.

Elle danse pour eux l'ondulation sauvage de la
Rencontre.

«Ils me porteront, je le sais, aux points cardinaux du
monde dodécagonal.

Ailleurs le chaos ou l'explosion cataclysmique des non
aveux sédentaires.

Ici, la patiente reconstruction des dispersions.

Ailleurs, au-delà et en-deça du solide apparent, je
chercherai ce qui dans l'alchimique demeure sera absout par le
geste créatif, la délicate sédimentation de l'imaginaire.

La maison aux volets bleus... Parce que j'aurai tissé de
mots son hymen, elle fécondera ses errances.

C'est ici, enraciné à la minéralité séculaire, que le
poème défiera l'absurde.

Et maintenant...»

Elle livre aux frôlement charnels — le vent ou la
fièvre florale sont un commencement — la jouissance de
son rire absolu.

Présente au soleil la table de chêne.

La rame de papier décachetée.

Femme-hélianthe, doigts soudés à l'encre, elle est
l'amante exigeante et entière.

Epuisante florescence des mots.

Ses mots.

Du ventre féminin jaillit le Verbe primitif.

Anne Genevriez

Rêves de femmes

L'ALEXANDER THE GREAT avait atteint son port
d'attache, point précis sous le tropique du Cancer : ASSOUAN.
Le tempo des machines s'était arrêté dans cette ville mirage.
Le Nil, qu'il descende directement du Paradis, comme l'ont

longtemps cru les anciens Egyptiens, ou du lac Victoria comme le savent les explorateurs modernes, dispense en ce lieu aux yeux du voyageur l'un des plus sublimes paysages du monde. Après la cataracte asséchée pour les besoins du barrage Nasser, à Assouan, le fleuve s'élargit soudain comme un grand lac parsemé d'îles verdoyantes et de rochers couronnés d'oiseaux. Ces îles, chargées de mythes, Egilka et Abou, nommées Eléphantine et Philae par les Grecs, surgissent au soleil levant en arrière plan d'une flottille de felouques aiguës et sveltes dont la voilure repliée défie l'azur.

Agnès contemplait ce paysage, pieds nus sur la moquette vert gazon du pont supérieur, tétanisée par la beauté du tableau qui s'offrait à son regard... Surgi du sable fauve, son rêve, L'EGYPTE DES PHARAONS, devenait pour elle une réalité. Tout ce qu'elle avait pu voir dans les musées, lire dans les livres ou les revues au fil de sa recherche sur cette tranche d'histoire que l'éloignement dans le temps rendait mythique surgissait à ce moment même sous ses yeux. Cette année, elle avait enfin pu s'offrir cette croisière : bagages-avion-bateau-chaaleur-sommeil et ce réveil de miracle dans le matin du monde.

Saad a huit ans, sec, crépu, la peau pain d'épice des Nubiens, ses jambes maigres flottent dans le bermuda qui lui sert de vêtement de jour et de nuit. Il s'est levé tôt ce matin bien qu'il n'y ait pas «école», il a un travail. Il avale un bol de vermicelles au riz et deux dattes, soulève le lourd rideau de coton qui intimide les mouches à l'entrée de la maison. Il part. Le chemin de terre grimpe jusqu'à la route asphaltée et le conduit à son rendez-vous.

Le Nil indifférent luit, feuilleté d'or dans le soleil levant.

La camionnette, déjà pleine d'adultes et de garçons — démarre dans une agonie d'essieux rouillés et fatigués. «Ce soir Saad, tu seras riche, tu te paieras un Coca, » lui dit le chef marchand en lui confiant les colliers de perles que Saad doit vendre le long du débarcadère d'accès aux îles.

Les cars de touristes arrivent les uns derrière les autres, ils déversent régulièrement un flot bigarré d'hommes et de femmes que Saad reconnaît à l'œil, à l'oreille et au flair. Les femmes fortes et blondes au parfum fleuri, les hommes à cigares, en chaussettes blanches, les élégantes aux odeurs rares et chères, les gros ventrus nantis d'un appareil photo noir qui pend comme un sexe d'amadou. Tous ceux à qui il va proposer sa pacotille et que les autres garçons, comme lui, assailliront en grappe, inlassablement.

- Deux livres, two, due, zwei, crient les vendeurs, et les billets crasseux sortent des poches pendant que les barques prennent le large.

Saad râle «C'est pas juste, c'est toujours Hafid qui revient avec le plus de billets, de bonbons et de stylos.» Six ans, leste comme un singe, souriant, il crie à pleins poumons et accroche les femmes d'âge mûr attendries devant ce bout d'homme aux cils de poupées.

A midi, Saad a vendu cinq colliers, il revient chez lui avec dans sa main moite, les piastres qu'il a gagnées. Pas de Coca aujourd'hui mais deux stylos. L'instituteur lui demandera encore si celui qu'il lui prête en classe n'est pas aussi performant. Non; le mien écrit vert. Il pourra dessiner les crocodiles mangeurs d'hommes depuis bien longtemps disparus mais dont les contes gardent la vive mémoire.

Légèrement vêtue, prise dans le flot des visiteurs, Agnès

prend place dans la barque avec ses compagnons de voyage. Elle rêve... Des nefes en bois précieux de la suite royale aux voiles décorées de dessins brodés qui descendaient le Nil... Tout à coup, les gamins ont surgi tels une nuée de mouches géantes. Ils agitent leurs colifichets, clament et répètent aux visiteurs, sans reprendre leur souffle, le prix de leurs marchandises.

«Artisanat typiquement nubien», dit le guide.

La jeune femme achète trois colliers identiques pour les nouer en torsade, des perles irisées bleu nuit sur un pull clair seront d'un bel effet pour pas cher. Durant la traversée, chaque fois que son regard croise celui d'un garçon démarcheur de pacotille, il lui tend encore et encore ses trésors en répétant inlassablement le prix, si bien que des appareils photo visent cette scène comique sans percevoir dans cet entêtement la mélodie de la misère. Elle fait partie de l'exotisme au même titre que les hommes en galabiehs qui distribuent les tickets d'entrée sur le site.

Face au temple de Philaé dédié à la déesse Isis, Agnès avance lentement, effleurant chaque pilier comme pour lire en braille les hiéroglyphes millénaires. Elle prend la mesure du temps, à l'usure de la pierre dont les minuscules grains de granit rose et noir saillent irrégulièrement sous ses doigts. Les deux immenses silhouettes de la déesse, gravées dans le roc fauve, la subjuguent. Le commentaire ronronnant du guide ne perce pas la bulle nacrée de son imaginaire. La transparence de l'atmosphère, la clarté, le soleil, la brise fraîche qui court sur ses joues, dans cet état proche de la béatitude, elle vit son rêve. Elle est Nofret, fille d'Egypte, vêtue d'une chemise de lin et de sandales fines, elle fait tinter ses bracelets de jaspe en lissant sa frange brune.

«Deux livres, tiens pour toi, Chantal de Paris, Cadeau ! »

La voix et l'accent parodiques du vendeur qui lui arrivent depuis la rive la rendent à la réalité. Elle continue la visite... «Dans l'axe du temple se situe la salle hypostyle... »

Le Nil, dans son écrin de verdure luit à midi comme un diamant noir.

Omar travaille depuis quatre ans sur l'ALEXANDER THE GREAT. Il a commencé comme groom, il accueillait les passagers en tenue écarlate et galons dorés. Il passait dans les coursives, agitant la sonnette à l'heure des repas. Il complétait son service en faisant la «pluche». Il est maintenant valet de chambre. Il brosse les moquettes des coursives à quatre pattes sur les genoux avec une brosse en sisal et un seau de détergeant. Il entretient les cabines doubles et singles du pont A. Il a du métier. Il sait repérer les femmes seules.

«Je les chouchoute avec de petites attentions, et alors bonjour les bachiches, mon frère ! Lorsqu'elles sont chaudes les soirs de Nouba, c'est le pied, argent, cadeau, et le plaisir en prime. Les grosses blondes un peu mûres, les poupées longues jambes aux poils clairs sont les meilleures. Elles crient, elles gémissent comme la poulie de la noria du village. Alors, mon frère, je dois toujours les faire taire, le mieux c'est par derrière, alors elles mordent leur oreiller et le capitaine n'entend pas ! Au café, les jours de relâche, lorsqu'il raconte ses exploits, c'est le roi, il solde à prix d'or tout ce qu'il récolte dans les cabines après le départ des voyageurs. Il porte au poignet une montre Tissot qu'il pourrait vendre, mais c'est un trophée auquel il tient.

Agnès a regagné sa cabine. Un ordre parfait y règne. Sur son lit, une serviette de toilette nouée artistiquement en forme de cygne gracieux, vogue sur le dessus de lit fleuri. Son

bec est pointé vers l'oreiller.

«Je vais me prendre pour Léda maintenant, mais Zeus est en éponge, c'est dommage ! raconte-t-elle à ses compagnons de table.»

«Attention, ce n'est qu'un début ! »

Elle rit de bon cœur en haussant les épaules. Le personnel est vraiment adorable. Le barman lui a offert un porte-clés et le serveur lui a mis une double part de dessert. Deux gâteaux ont atterri dans son assiette sans qu'elle ait le temps de dire ouf ni merci.

Une voix annonce en anglais le départ à quatre heures du matin pour Abou Simbel, le petit déjeuner sera à prendre dans des sacs individuels déposés dans le hall du bateau.

Le Nil reçoit dans la nuit le reflet des hublots lumineux, comme cent lunes.

Aucun spectacle n'est prévu ce soir, annonce le guide, mais il est encore trop tôt pour rejoindre les cabines. Vous pouvez soit rester au bar, soit venir faire un tour en ville. Les souks sont un spectacle à voir de jour comme de nuit. La lumière artificielle des ampoules atténue la couleur des marchandises offertes, elles prennent des teintes fondues qui ajoutent à la magie du lieu. Agnès s'arrête à un stand d'épices, le vendeur estime la jeune femme à cinq cents chameaux. Le guide explique :

«C'est un compliment, s'il te demandait en mariage, il donnerait à ton père cinq cents chameaux pour t'obtenir.

«Pour le khol, je te fais un prix, dit le vendeur, tu as de beaux yeux !

La visite continue.

«Mais où sont les femmes ? demande une voix amusée, je ne vois

que des hommes partout, dans la rue, dans les boutiques...

«Chez elles, répond le guide.

- Elles ne sortent pas, même accompagnées ?

- Si, mais à cette heure-ci, elles s'occupent de la famille.

- Toutes, même les jeunes ?

- Les jeunes ne sortent pas volontiers le soir. Elles ont peur de choquer leurs parents, et ce n'est pas bien considéré, elles ne trouveraient pas facilement un fiancé. Au Caire, elles sortent davantage. Ici, elles suivent la tradition.

Pour la première fois, Agnès se rend compte que son rêve, le mythe prestigieux des pharaons a caché, sous ses belles images glacées, la réalité du quotidien. Elle n'a plus envie de marchander ce soir.

Splendeur et émerveillement ressentis lors de la visite à Abou Simbel. Les statues colossales de Ramsès et de la reine Néfertari, s'imposent sous les paupières d'Agnès. Les énormes rochers de granit rose noircis par l'érosion gisant dans le lit de la cataracte asséchée tels des hippopotames hiératiques, la plongent encore dans son rêve. A l'arrivée, lorsque le véhicule stoppe, une nuée de gamins bouche les portières, impossible pour les passagers de pouvoir descendre, un policier aboie et la meute recule.

«Donnez-leur vos sacs de déjeuner, c'est ce qu'ils attendent dit le guide.

«Mais il y a les pelures d'oranges au fond !

- Aucune importance.

Les gamins s'éloignent chargés de leurs provisions, restes de sandwiches, galettes, brioches, fruits, mélangés aux serviettes de Sopalin souillées.

- Pratique, la poubelle ici, raille un voyageur.

Choquée, Agnès tendit son propre sac; un homme mûr qui en

possédait déjà plusieurs s'en saisit vivement.

A partir de cet instant, la jeune femme eut un autre regard sur le pays des pharaons hiératiques. Son rêve cotoyait une réalité constituée jusqu'à ce jour pour elle par des articles de magazines, des reportages photographiques dont les couleurs, les angles de vues et la richesse en détails exotiques transcendaient ou évitaient de montrer la misère. Elle commença à observer les femmes. Sur la promenade, des jeunes filles qui revenaient du collège attirèrent son attention par leur aspect vestimentaire. Gris pour la jupe longue jusqu'aux chevilles, bleu marine le blazer long et droit, blanc, le carré de coton qui ramasse entièrement les cheveux. Mais alors, les robes chatoyantes qui pendaient à l'entrée des souks, pour qui sont-elles ? Quand les femmes les portent-elles ? Pour les fêtes et uniquement dans le cadre étroit de leur maison ? Agnès en fut convaincue lorsque que le soir, elle vit au bar du bateau, un couple d'autochtones. La jeune femme, déjà obèse, avait l'uniforme qui gommait toute féminité, la tenue de ville pareille en tous points à celles des jeunes filles. De toute la soirée, cette Matriochka, assise entre son époux et le capitaine regarda les «touristes boire et danser, avec des yeux grands comme des tasses. Le corps des femmes révélé au rythme des danses, les couples enlacés, l'Occident de ses rêves s'offrait à ses yeux. Ensuite, ils feraient l'amour avec fougue, comme des nouveaux mariés, tandis qu'elle... Elle fit teinter ses bracelets.

Le Nil impassible lèche langoureusement ses rives luxuriantes.

Saïd est content, il a du travail, il convoie les touristes qui viennent faire un tour sur les chameaux. Lui, parcourt à pied

le trajet en tenant l'animal par la longe, sans négliger de fouetter l'animal lorsque celui-ci renacle ou ne tient pas la cadence du trot pour traverser les trois kilomètres de désert qui séparent l'arrivée, du départ de la promenade.

«Combien de trajets fais-tu par jour ? lui demanda Agnès.

- Quatre ou cinq, cela dépend des jours.

- Combien gagnes-tu par jour ?

- Cela dépend de ce que les touristes me donnent.

- Mais, nous avons déjà payé au départ, ton bakchich, c'est pas le Pérou.

- C'est juste !

La poussière du sable que soulevaient les pattes du chameau arrivait dans la bouche du garçon de treize ans qui répondait en haletant. Il mit le pan de sa chemise dans la bouche pour éviter la déshydratation totale de ses muqueuses et préserver ses narines.

- C'est dur ce que tu fais là !

- T'is my job, répondit-il d'un ton dur et fier.

Le chameau bavait, le garçon était blanc de sable, il tapait à tour de bras l'animal qui lui, une fois les promeneurs déchargés, ne voulait plus se relever ni parcourir encore et encore cet aller retour maudit. Il essayait de mordre et blatérait avec vigueur. Saïd empocha ses billets, enfourcha la bête avec l'agilité du professionnel et repartit pour un nouveau périple en fouettant sa monture.

Le désert s'étale jusqu'à l'horizon des transparences azurées.

L'arrivée des touristes au village avait été signalée par un nuage de poussière et le cri rauque des bêtes épuisées.

Au centre de ce village nubien, le dernier sur la rive gauche du

Nil, la piste goudronnée s'arrête, le désert reprend ses droits. La minuscule place dont les palmiers-dattiers ponctuent le pourtour indique le nombre réduit des habitants, dix maisons cubiques et colorées l'encerclent, des chevreaux, des volailles en liberté, des enfants en haillons, pieds nus, l'animent.

Salia regarde passer les bateaux de croisière depuis son enfance, ces longs bâtiments blancs à trois étages de balcons. Elle fixe l'écume qu'ils laissent derrière eux, l'évanescence de ses rêves. Toute petite, lorsque le soir elle allait baigner le buffle avec son frère, elle criait et agitait les bras en signe de bienvenue. Plus grande, lorsqu'elle astiquait les énormes marmites familiales au sable, elle avait de la joie à voir glisser ces masses énormes qui ridiculisaient le bac Baladi rempli de chèvres, de vélos ou de nourriture. Aujourd'hui, elle est mariée, elle étend sa lessive le long de sa maison, face au Nil, elle regarde toujours les bateaux, mais elle sait qui ils contiennent, son cousin travaille sur l'un d'eux et raconte.

«- Les gens là-dedans, ils mangent tous les jours pire que nous les jours du mariage : de la molokheyya, de la tahina avec des tomates, des konafa, des salades de tous les fruits, le matin, des pains baladi plus tous leurs pains. Ils mangent quatre fois par jour et le soir, ils boivent tout ce qu'ils veulent, ils fument mais alors, ils ne rient pas, ils parlent.

En qualité de garçon de cabine, le cousin rapportait des échantillons de parfums, des savonnettes, des revues, des vêtements oubliés. Une fois, il avait exhibé une culotte de dentelle si petite, qu'aucune fille du village n'aurait pu y rentrer son derrière. Il l'avait gardée en déclarant en riant qu'il se marierait avec celle qui pourrait la porter.

Salia dévorait des yeux les magazines. Elle regardait les voitures, les maisons, des machines qui faisaient tout, les rues des villes, les vêtements des femmes, leur minceur, leurs pantalons, elle,

qui était vouée depuis son mariage à la vaste robe noire des nubiennes et au long foulard serré autour du front. Les couples qui s'embrassaient en public sur ces photos la fascinaient, mais c'était la réalité puisqu'elle en apercevait de la rive, appuyés au bastingage, qui se tenaient par les épaules, admirant la couleur vert bleuté des cannes à sucre; quelquefois, eux aussi s'embrassaient... Et puis, les femmes sont libres, elles vont à l'école, elles gagnent de l'argent parce qu'elles ont un métier comme les hommes, elles ne font pas beaucoup d'enfants.

Un jour, le cousin avait fait cadeau à son mari d'une boîte, d'un air important et mystérieux. Le soir même, il proposait à Salia de faire l'amour son sexe recouvert d'un petit étui, dont il lui avait dit le nom et les avantages. Elle avait eu mal, il avait insisté, tout avait craqué, il avait tout jeté. Salia a déjà trois enfants, sa famille la considère, son mari la respecte.

Un majestueux sycomore salue les visiteurs à l'entrée de la maison.

Après la promenade à dos de chameau, la visite du village est prévue. Les touristes, encore amusés par l'insolite balade rient en échangeant leurs impressions :

«- le pire, c'est lorsque tu descends et que le chameau se penche en avant, surtout si derrière, tu te tractes une nana comme Bernadette, elle te tombe dessus comme un matelas !

«- Ce serait bien de partir le soir, en boîte, à dos de chameau !
«oui, mais dans ce bled, les sorties... C'est mieux en face, au moins, il y a la ville !

«Il n'y a pas les chameaux.

«Mais nous avons nos femmes ! »

Sur la rive opposée du Nil, face au village, surgissent les

immeubles modernes de la ville et les tours blanches d'hôtels prestigieux; l'un d'entre eux est réputé pour sa clientèle de milliardaires. Sur sa terrasse, les moineaux insolents viennent grignoter les miettes des brioches servies à l'heure du thé. La végétation luxuriante et la lumière dorée du soleil couchant transforment ce panorama en carte postale idéale.

«- Nous allons visiter une habitation traditionnelle» annonce le guide.

L'entrée en est obstruée par un mur de femmes, toutes vêtues de noir, elles réclament avec insolence des cadeaux.

«Tu donnes Madame, tu donnes !

Elles fixent les sacs à mains, les sacs à dos. Elles montrent ce qu'elles désirent en frottant l'index sur leurs lèvres... Kleanex... Cigarettes... Chocla... Stylo.

Sous le crépi raboteux des murs, les lézardes s'insinuent, leurs couleurs bleues ou ocres ne cachent pas suffisamment le délabrement du pisé qui se désagrège. Le groupe entre dans une vaste pièce encombrée de pacotille à vendre.

Agnès observe l'unique pompe à eau dans la cour, les chambres minuscules avec des chalis de bois pour unique couchage, les énormes marmites et le four à bois traditionnel où se cuisent les galettes de blé. Elle imagine les femmes en train de préparer un repas dans cette pièce au mobilier sommaire. Bien sûr, elles ne sont jamais seules, puisque les familles se regroupent le plus possible autour du foyer principal pour économiser l'eau, le bois et les denrées. Elles rient, elles chantent, elles bavardent en travaillant, l'entraide et la complicité les sauvent, mais tout de même !

Ce mode de vie précaire la bouleverse, si proche d'elle, sous ses yeux, à cet instant, et pourtant si lointain, perdu dans

les immémoriales coutumes du pays Ouaouat. Cette Nubie des temps antiques, creuset des richesses de Pharaon. L'or, les pierres précieuses, l'acajou, l'ébène, le palissandre, les peaux de fauves, les plumes d'autruches en étaient l'apanage et le tribut. Maintenant, plus rien ne subsiste, des colifichets et des paniers de sisal restaient ses seules sources d'échange pour alléger la pauvreté du quotidien...

Un petit âne gris, croulant sous sa charge verte, trotte allègrement.

Sonia sert le thé traditionnel aux touristes de passage. Elle remplit de breuvage bouillant les verres décorés. La vaste salle est envahie par le brouhaha des visiteurs ravis d'avoir traqué le détail original et insolite qui fait la bonne photo. La jeune femme a repéré Agnès, silencieuse, un peu esseulée. Elle a remarqué son jeans blanc et ses jolies tennis à fleurs. Elle la regarde avec envie, versant le thé à l'oreille sans que jamais une seule goutte ne déborde. Elle lui sourit et la fixe intensément en pensant :

«Comme je voudrais être toi !»

Agnès, sentant sur elle l'onde de ce désir violent, se tourne vers Sonia et la regarde, elle lui sourit et pense : «Qu'est-ce que je pourrais faire pour toi ? »

Au loin, le Nil fluide et lisse déroule ses vagues douces.

Pauline Monnier